

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2014



Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2014

Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le programme Georges–Arthur Goldschmidt 2014	8
Das Georges–Arthur Goldschmidt–Programm 2014	10
Le parrain : Georges–Arthur Goldschmidt	12
Der Schirmherr: Georges–Arthur Goldschmidt	13
Le point de vue du Bureau international de l'édition française (BIEF)	14
Aus Sicht des Bureau international de l'édition française (BIEF)	16
L'échange culturel franco-allemand	17
Der deutsch–französische Kulturaustausch	18
L'atelier de traduction français-allemand	20
du programme Goldschmidt 2014	
Die Übersetzungswerkstatt Französisch–Deutsch des	
Goldschmidt–Programms 2014	22
Remerciements	24
Danksagungen	26
 Les auteurs, les traducteurs / Die Autoren, die Übersetzer	 28
 Sommertöchter	 30
Lisa–Maria Seydlitz // Justine Coquel	
Dumont, 2012	
 Die Welt ist nicht immer Freitag	 36
Horst Evers // Sophie Cunin	
Rohwolt, 2006	
 Der Busant – Von Trinkern, Polizisten und der schönen Magelone	 42
Peter Bichsel // Alexandre Pateau	
Luchterhand Literaturverlag, 1985, Suhrkamp, 2000	

Meier mit Y	48
Patricia Görg // Paul Ramon	
Berlin Verlag, 2008	
brennt	54
Sudabeh Mohafez // Amandine Schneider-Depouhon	
Dumont, 2010	
L'Alpha	60
Nadia Bouzid // Hannes Köhler	
Plon, 2012	
La Femme de l'Allemand	66
Marie Sizun // Christel Kröning	
Arléa, 2007	
Les Coups	72
Jean Meckert // Paulina Nuss	
Gallimard, 1942	
Quai des enfers	78
Ingrid Astier // Katrin Segerer	
Gallimard, 2010	
Marguerite de la nuit	84
Pierre Mac Orlan // Sven Wachowiak	
Éditions Émile-Paul frères, 1929, Grasset-Fasquelle, 2011	
Impressum	90

Préface

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'inscrit dans un ensemble de projets initiés par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) en faveur de la mobilité et de la mise en réseaux des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création avec un double objectif : répondre le mieux possible à la demande de formation et de professionnalisation des jeunes diplômés et aux attentes de la profession, mais aussi apporter sa contribution au dialogue franco-allemand et européen dans le domaine de la culture et des médias. L'OFAJ coordonne le partenariat, assure le suivi pédagogique et finance en grande partie ce programme, grâce à un soutien financier complémentaire dans le cadre de l'Union européenne et du programme Leonardo en 2014.

Nous sommes particulièrement heureux de faire connaître avec cet ouvrage un des aspects de l'originalité des actions de l'OFAJ, notamment en faveur des jeunes talents de la traduction littéraire qui viennent de participer au programme Georges-Arthur Goldschmidt en 2014. Cette publication a pour ambition de sensibiliser tous ceux qui agissent dans le domaine de la traduction et de l'édition, l'accessibilité des livres dans l'autre langue étant souvent déterminée par les choix opérés par les traducteurs. Elle est également à l'usage des enseignants de langue désireux de faire découvrir à leurs élèves de jeunes auteurs du pays partenaire dans le cadre d'ateliers d'écriture et de traduction. Cet ouvrage se veut enfin un outil de promotion et d'insertion professionnelle de jeunes traducteurs auprès de maisons d'édition.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt est placé sous le signe de l'échange et de la rencontre, la rencontre entre pairs mais aussi avec une œuvre. Il permet à dix jeunes traducteurs littéraires par an (cinq germanophones, cinq francophones) de découvrir, traduire, faire connaître de jeunes auteurs de l'autre pays mais aussi de s'informer sur les structures éditoriales et d'établir des contacts professionnels décisifs pour la suite de leur parcours. Ils participent à deux ateliers de traduction de trois semaines en tandem au Collège international des traducteurs littéraires à Arles et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB) sous la direction de traducteurs confirmés comme Yasmin Hoffmann et Frank Heibert en 2013 et 2014 que nous souhaitons remercier pour leur professionnalisme et leur grande sensibilité interculturelle. Les jeunes traducteurs rencontrent des professionnels de la branche du livre (éditeurs, responsables de droits, des aides à la traduction) et participent à des lectures publiques organisées par l'OFAJ et ses partenaires dans des salons du Livre (Francfort et Leipzig en coopération avec ARTE Allemagne, Paris, Berlin et Arles).

Bon nombre d'entre eux ont obtenu des prix prestigieux comme le Prix André-Gide ou le Prix Stefan-George. Depuis 2000, près de 140 jeunes ont participé à ce programme. Certains d'entre eux publient directement un ou deux ans à l'issue du programme et continuent à publier par la suite.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt a été initié en 2000 par l'OFAJ qui s'est associé à des partenaires parmi les meilleurs spécialistes de la branche professionnelle du livre, la Foire du livre de Francfort et le Bureau international de l'édition française (BIEF) qui se chargent de l'organisation du programme (recrutement et sélection des jeunes traducteurs, organisation des ateliers de traduction, des rencontres avec les professionnels de la branche du livre, sélection des mentors encadrant les ateliers).

La mission principale de l'OFAJ est de proposer au plus grand nombre possible de jeunes une expérience de mobilité, notamment à ceux qui sont le moins facilement exposés à ses programmes. Ceci n'est pas contradictoire avec sa volonté de mettre aussi tout en œuvre grâce à des initiatives comme le programme Georges-Arthur Goldschmidt, pour encourager parmi les jeunes générations, ceux qui ont un rôle essentiel de transmission et d'échange comme les jeunes traducteurs littéraires tout comme les jeunes jouant un rôle important dans les processus de décision. Là est l'ambition de l'OFAJ de créer les conditions favorables au large renouveau de la coopération franco-allemande grâce à l'engagement de tous.

Dans le même esprit et avec les mêmes partenaires à Francfort et au BIEF, l'OFAJ soutient un programme pour jeunes libraires et éditeurs qui effectuent une mission professionnelle de trois mois dans une maison d'édition ou une librairie du pays voisin. Ce programme a permis à près de 500 jeunes professionnels d'acquérir des compétences professionnelles et linguistiques dans le pays voisin. L'édition 2014 de ce programme était elle aussi co-financée par l'Union européenne dans le cadre du programme Leonardo.

Avec cet ouvrage, nous sommes heureux de valoriser les travaux de nouvelles générations de traducteurs littéraires que nous encourageons à œuvrer parmi les nombreux acteurs de la relation franco-allemande. Nous espérons qu'il leur permettra de promouvoir leur travail auprès des éditeurs et leur souhaitons de tout cœur plein succès !

Béatrice Angrand et Markus Ingenlath
Secrétaire générale et Secrétaire général de l'OFAJ

Vorwort

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm ist Teil einer Reihe von Projekten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die sich zum Ziel gesetzt haben, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Kräfte in den Bereichen Kultur, Medien und Kunst zu fördern. Das DFJW will dem Wunsch der Berufseinsteiger und jungen Berufstätigen nach beruflicher Qualifizierung und Weiterbildung entgegenkommen und gleichzeitig den deutsch-französischen und europäischen Dialog im Kultur- und Medienbereich anregen. Es ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, organisiert die pädagogische Unterstützung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms, seit 2014 mit einer zusätzlichen Förderung seitens der Europäischen Union im Rahmen des Leonardo-Programms.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungtalente und Teilnehmerinnen und Teilnehmer* des diesjährigen Georges-Arthur Goldschmidt-Programms, vorstellen zu können und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zu zeigen.

Diese Publikation soll die Akteure des Literaturbetriebs auf deutsch-französische Übersetzungen aufmerksam machen, denn der Zugang zur Literatur in der Partnersprache hängt häufig vom Geschmack der Übersetzer ab. Sie wird von Lehrern im Unterricht genutzt, um Schülern im Rahmen von Schreib- und Übersetzungsworkshops junge Autoren vorzustellen. Und sie soll den jungen Übersetzern den Berufseinstieg erleichtern, indem sie mit ihren Projekten den Verlagen vorgestellt werden.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms steht der Austausch und die Begegnung – die Begegnung während der Tandemarbeit und mit einem literarischen Werk. Es ermöglicht jährlich zehn Nachwuchsliteraturübersetzern (fünf deutschsprachige und fünf französischsprachige), junge Autoren aus dem jeweils anderen Land zu entdecken, zu übersetzen und bekannter zu machen. Zudem bekommen sie die Gelegenheit, die Verlagswelt in Deutschland und Frankreich kennen zu lernen und wichtige Kontakte zu knüpfen, die für ihren Einstieg ins Berufsleben entscheidend sind. Die jungen Literaturübersetzer nehmen an zwei dreiwöchigen Übersetzungsworkshops teil, die im Literarischen Colloquium in Berlin (LCB) und im Collège International des Traducteurs Littéraires (CITL) in Arles stattfinden. Dort arbeiten sie in Tandem- und Gruppensitzungen unter der Leitung erfahrener Übersetzer an ihren Übersetzungsprojekten. 2013 und 2014 waren dies Yasmin Hoffmann und Frank Heibert, denen wir an dieser Stelle für ihre enorme Fachkompetenz und ihr interkulturelles Einfühlungsvermögen danken möchten. Die jungen Literaturübersetzer lernen unter anderem Experten aus der Buchbranche kennen (Verleger, Verantwortliche im Bereich der Lizenzvergabe und im Bereich von Übersetzerprogrammen und -stipendien) und nehmen an vom DFJW und seinen Partnern organisierten Lesungen teil (in Paris, Berlin und Arles sowie auf der Frankfurter und Leipziger Buchmesse in Kooperation mit ARTE Deutschland).

Viele der ehemaligen Programmteilnehmer wurden mit renommierten Preisen ausgezeichnet, wie beispielsweise dem André-Gide-Preis oder dem Stefan-George-Preis. Seit seiner Gründung im Jahr 2000 haben knapp 140 junge Menschen an dem Programm teilgenommen; vielen von ihnen ist es gelungen, ihre Übersetzungen im Anschluss an das Programm in einem Verlag unterzubringen und ihre Übersetzerlaufbahn fortzuführen.

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm wurde im Jahr 2000 vom DFJW ins Leben gerufen und konnte seitdem die Frankfurter Buchmesse sowie das Bureau international de l'Edition française (BIEF) in Paris als renommierte Partner aus der Buchbranche dazugewinnen. Den Partnern obliegt die Organisation des Programms, die Auswahl der Stipendiaten, die Organisation der Übersetzungsateliers, die Vorbereitung und Durchführung der Treffen mit Spezialisten aus der Buchbranche sowie die Wahl der Mentoren.

Hauptaufgabe des DFJW bleibt es, möglichst vielen jungen Menschen eine Austauscherfahrung zu ermöglichen, darunter auch solchen, die über einen erschwerten Zugang zu den Mobilitätsangeboten verfügen.

Dies steht nicht im Widerspruch mit Sonderprojekten wie dem Goldschmidt-Programm, das sich an Zielgruppen wendet, die eine wichtige Rolle beim Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Kulturen einnehmen. Aus diesem Grund sollen beispielsweise die Nachwuchsliteraturübersetzer oder demnächst junge Entscheidungsträger gefördert werden. Das Hauptanliegen des DFJW ist es, günstige Bedingungen zu schaffen für eine stete Erneuerung und Vertiefung der deutsch-französischen Beziehungen auf Basis eines breiten Engagements der Gesellschaft.

Aus derselben Überlegung heraus hat das DFJW ein weiteres Projekt mit denselben Partnern und ebenfalls im Bereich Literatur ins Leben gerufen, das junge Buchhändler und Verlagsmitarbeiter fördert. Im Rahmen dieses Programms konnten bislang mehr als 500 junge qualifizierte Kräfte aus der Buchbranche an einem dreimonatigen berufsorientierten Aufenthalt im Verlag oder in einer Buchhandlung im Nachbarland teilnehmen. 2014 erhielt das Projekt ebenfalls eine zusätzliche finanzielle Unterstützung von der Europäischen Union im Rahmen des Leonardo-Programms.

Wir freuen uns, mit der vorliegenden Publikation einen Beitrag zur Förderung der kommenden Übersetzergenerationen und zum besseren kulturellen Verständnis zwischen Deutschland und Frankreich zu leisten. Denn Kultur vermittelt sich zu einem wesentlichen Teil auch durch Literatur! Wir hoffen, den Programmteilnehmern die Möglichkeit zu geben, sich bei potentiellen Verlegern besser bekannt zu machen und wünschen ihnen viel Erfolg für ihren weiteren beruflichen Werdegang!

Dr. Markus Ingenlath und Béatrice Angrand
Generalsekretär und Generalsekretärin des DFJW

* Zur Vereinfachung der Lektüre wird in der Broschüre auf die weibliche Form verzichtet.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2014

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'adresse à de jeunes traducteurs littéraires venant de France et d'Allemagne.

Initié en 2000 par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ), le programme est organisé par le Bureau international de l'édition française (BIEF) et la Foire du livre de Francfort.

En 2007, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt a accepté de parrainer le programme. C'est, d'année en année, avec beaucoup d'enthousiasme qu'il partage son expérience avec les jeunes traducteurs.

Durant le programme, les participants travaillent à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers de traduction, sous la tutelle de traducteurs expérimentés :

Frank Heibert a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB). Né en 1960, il a fait ses études à Berlin, Rome et Paris, et travaille comme traducteur littéraire depuis 1983. Outre de nombreux auteurs anglo-saxons, portugais et italiens, il a traduit du français vers l'allemand Boris Vian, Marie Darrieussecq et Yasmina Reza (entre autres). Il est par ailleurs auteur, animateur d'événements littéraires et chanteur de jazz.

Côté français, c'est Yasmin Hoffmann qui a dirigé l'atelier de traduction au Collège international des traducteurs littéraires (CITL) d'Arles. Née en 1956 en Allemagne, elle a fait ses études au Canada et en France, et travaille comme traductrice littéraire depuis 1985. Entre autres, elle a traduit de l'allemand vers le français des œuvres d'Alfred Döblin, Elfriede Jelinek et Christa Wolf. Elle enseigne en outre la littérature allemande contemporaine à l'Université de Montpellier.



Frank Heibert

Yasmin Hoffmann

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France et l'Allemagne. Des rencontres avec des éditeurs, des responsables de droits, des libraires, des agents et des scouts littéraires, donnent en effet aux jeunes traducteurs sélectionnés l'opportunité d'approfondir leur connaissance des structures éditoriales. Les contacts professionnels qu'ils établissent lors de ces rencontres s'avèrent décisifs pour la suite de leur carrière.

Car aujourd'hui, un traducteur doit non seulement faire preuve de compétences linguistiques, mais aussi connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traducteurs se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits. Ainsi, ils prennent l'habitude de se tenir au courant des parutions potentiellement exportables dans le pays voisin.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traducteurs et leur travail pendant le programme – à souligner que le choix des textes leur appartient.

Bonne lecture !

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm 2014

Das Goldschmidt-Programm richtet sich an junge Literaturübersetzer aus Deutschland, und Frankreich.

Initiiert wurde es im Jahr 2000 vom Deutsch-Französischen Jugendwerk (DFJW); organisiert wird es seither von der Frankfurter Buchmesse und dem *Bureau international de l'édition française* (BIEF).

2007 hat der Autor und Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt die Schirmherrschaft des Programmes übernommen. Mit großer Leidenschaft teilt er seither Jahr für Jahr seine Erfahrung mit den Nachwuchsübersetzern.

Das Programm bietet den Teilnehmern die Gelegenheit, in zwei Übersetzungswerstätten, unter der Leitung erfahrener Übersetzer, an ihren Texten zu arbeiten.

Frank Heibert leitete im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) die Werkstatt für Übersetzungen ins Deutsche. Er wurde 1960 geboren und studierte Romanistik und Germanistik in Berlin, Rom und Paris. Als Literaturübersetzer arbeitet er seit 1983. Neben zahlreichen Autoren aus den USA, Portugal und Italien übertrug er beispielsweise Boris Vian, Marie Darrieussecq und Yasmina Reza aus dem Französischen ins Deutsche. Nebenbei arbeitet er als Autor, Moderator von Literaturveranstaltungen und als Jazzsänger.

Yasmin Hoffmann betreute im *Collège international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles die Werkstatt für Übersetzungen ins Französische. Sie wurde 1956 in Deutschland geboren und studierte in Kanada und Frankreich. Als Literaturübersetzerin arbeitet sie seit 1985. Unter anderem hat sie Werke von Alfred Döblin, Elfriede Jelinek und Christa Wolf aus dem Deutschen ins Französische übertragen. Darüber hinaus arbeitet sie als Universitätsprofessorin für deutsche Gegenwartsliteratur in Montpellier.

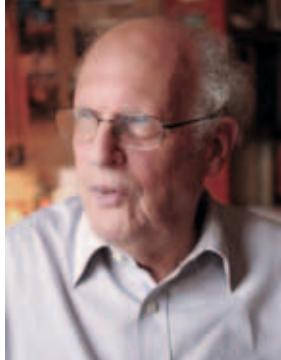


Neben den Übersetzerwerkstätten trägt das Goldschmidt-Programm zur Entwicklung des Lizenzaustauschs zwischen Deutschland und Frankreich bei. Dazu werden Treffen mit Verlegern, Lizenzverantwortlichen, Buchhändlern, Literaturagenten und -scouts organisiert. Auf diese Weise können sich die Nachwuchsübersetzer über Strukturen und Arbeitsweisen im Partnerland informieren und professionnelle, für ihre zukünftige Karriere entscheidende Kontakte knüpfen.

Ein Übersetzer muss heutzutage nicht nur im sprachlichen Bereich kompetent sein, sondern außerdem profunde Kenntnisse darüber mitbringen, wie die Verlagswelt funktioniert. Deshalb bewerben sich die Nachwuchsübersetzer beim Goldschmidt-Programm mit einem Übersetzungsprojekt, dessen Rechte noch nicht ins Nachbarland verkauft wurden. Sie sollen dazu ermuntert werden, Ausschau zu halten nach möglichen exportfähigen Neuerscheinungen.

Sinn und Zweck dieser Broschüre ist die Präsentation der jungen Übersetzer samt Arbeitsproben – die Auswahl der Textstellen obliegt dabei den Übersetzern.

Viel Freude bei der Lektüre!



Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt naît le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg. Il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère ainé. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, ils échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française ; le français devient sa langue. Il fait des études d'allemand à la Sorbonne et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit vers l'allemand quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français, mais également, depuis peu, en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (1981), *Un Jardin en Allemagne* (1986), *La Forêt interrompue* (1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand (*Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. Il publie en 2011 sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux Éditions du Seuil.

Au cours de sa carrière, il reçoit, entre autres récompenses, le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme *docteur honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne.

En 2009, il est nommé citoyen d'honneur de sa ville natale, Reinbek. Depuis 2007, Georges-Arthur Goldschmidt parraine le programme franco-allemand pour jeunes traducteurs littéraires.

Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren.

Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem älteren Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern sehen sie niemals wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch an der Sorbonne und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt. Neben seiner Übersetztätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und seit einiger Zeit auch wieder in deutscher Sprache. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiographischen Erzählungen *Die Absonderung* (1991), *Die Aussetzung* (1996) und *Die Befreiung* (2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiographie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, 1999). 2012 erscheint seine jüngste Erzählung *Ein Wiederkommen* im S. Fischer Verlag.

Für seine Veröffentlichungen erhält er unter anderem 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den Prix France Culture, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde.

2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen.

Seit 2007 ist Georges-Arthur Goldschmidt Schirmherr des nach ihm benannten deutsch-französischen Literaturübersetzerprogramms.

Le point de vue du Bureau international de l'édition française (BIEF)

Créé en 2000, le programme franco-allemand pour jeunes traducteurs littéraires porte depuis 2007 le nom de son parrain, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt. Le BIEF et la Foire du livre de Francfort en assurent la mise en œuvre, dans le cadre d'une convention avec l'OFAJ.

Structure associative au service des éditeurs français depuis 1873, le BIEF articule ses actions autour de trois axes principaux : représenter l'édition française sur les Foires et Salons du livre internationaux, réaliser des études sur l'édition et le marché du livre dans différents pays, organiser des rencontres et séminaires professionnels bi- et multilatéraux. Le site brief.org présente ces activités.

Dans le cadre du programme Goldschmidt, des rencontres avec des éditeurs, des responsables de droits de traduction, des libraires, des agents et des scouts littéraires, permettent aux jeunes traducteurs sélectionnés de développer leur compréhension des formes d'organisation de l'édition dans les deux pays.

Les participants à ce programme – en général, cinq Français et cinq Allemands – exposent un projet de traduction d'un texte libre de droits. Cette année, par exemple, ils ont souvent choisi des romans au suspense haletant, oscillant entre gravité et humour. La brochure présente ces projets plus en détails. Le texte original (page de gauche) est présenté en miroir de sa traduction (page de droite), ce qui donne une image fidèle du travail de traduction réalisé.

Bonne(s) lecture(s) !

Jean-Guy Boin

Directeur général, Bureau international de l'édition française (BIEF)

Aus Sicht des Bureau international de l'édition française (BIEF)

Seit 2007 trägt das im Jahr 2000 ins Leben gerufene deutsch-französische Austauschprogramm für junge Literaturübersetzerinnen und Literaturübersetzer den Namen seines Schirmherrn, des Schriftstellers und Übersetzers Georges-Arthur Goldschmidt. Die Organisatoren sind, im Rahmen eines Abkommens mit dem DFJW, das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) und die Frankfurter Buchmesse.

Die Arbeit des BIEF, einem Verein, der sich seit 1873 um die Belange der französischen Verleger kümmert, ruht auf drei Säulen: Repräsentation der französischen Verlage auf internationalen Buchmessen, Analyse der Verlagswelt und des Buchmarkts in den unterschiedlichen Ländern und Veranstaltungen von Fachkongressen und Fortbildungsseminaren. Auf der Internetplattform *bief.org* werden diese Aufgaben vorgestellt.

Die im Rahmen des Goldschmidt-Programms veranstalteten Treffen mit Verlegern, Lizenzverantwortlichen, Buchhändlern, Literaturagenten und -scouts ermöglichen es den ausgewählten jungen Übersetzern, sich mit der Verlagslandschaft beider Länder vertraut zu machen.

Die Programmteilnehmer – im Allgemeinen fünf Franzosen und fünf Deutsche – stellen ein Übersetzungsprojekt vor, dessen Rechte noch nicht vergeben sind. In diesem Jahr fiel die Wahl beispielsweise häufig auf spannungsreiche Romane mit sehr ernsten, aber auch vielen humoristischen Elementen. Die vorliegende Broschüre stellt die Projekte genauer vor. Begonnen wird mit dem Originaltext (auf der linken Seite), dessen Übersetzung (auf der rechten Seite) präsentiert wird, spiegelgleich, damit der Leser sich schnell einen Eindruck über die geleistete Arbeit verschaffen kann.

Viel Vergnügen dabei!

Jean-Guy Boin

Generaldirektor, *Bureau international de l'édition française* (BIEF)

L'échange culturel franco-allemand

Comme chacun sait, le Traité de l'Élysée fut signé par Charles de Gaulle et Konrad Adenauer le 22 janvier 1963. Dans cet accord, les deux parties s'engagèrent à se consulter régulièrement dans les domaines de la politique extérieure et de la sécurité. La troisième partie du contrat prévoyait une coopération étroite en matière de politique culturelle et d'échanges de jeunes. Alors même que le mot « culture » n'était nulle part cité dans le traité, il n'est pas exagéré de définir comme extraordinaires les développements effectués dans ce domaine.

Depuis le Traité de l'Élysée, les différentes manières d'appréhender la culture en France et en Allemagne continuent d'alimenter, des deux côtés, les réflexions, les écrits et les débats : de nombreuses questions ont été soulevées, telles que les conditions de départ des organisations nationales dans les deux pays, les conséquences des différentes expériences révolutionnaires, voire même les connotations divergentes des termes « civilisation » et « culture ».

Quelles que soient les manières d'expliquer pourquoi le passé a pris des tournures différentes, tout le monde s'accorde à dire que l'entente et la compréhension conditionnent une coopération constructive. Cette dernière n'est en aucun cas un état qui, une fois atteint, pourrait ensuite être considéré comme une donnée immuable. C'est toujours « seulement » un résultat intermédiaire qui doit être sans cesse conquis, sans cesse renouvelé au fil des accords. Une entente réussie est ainsi la condition préalable d'une compréhension approfondie de l'autre.

Et là, nous touchons du doigt les préoccupations du programme Georges-Arthur Goldschmidt. Chaque année, ce programme franco-allemand pour jeunes traducteurs littéraires permet à dix jeunes professionnels – cinq germanophones et cinq francophones – de participer à deux ateliers sous la houlette de traducteurs compétents et expérimentés, qui les guident et les accompagnent dans leur travail. Si la lecture, comme le disait l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, consiste à « penser avec la tête d'un autre », alors les traducteurs nous offrent la possibilité de percevoir des parties du monde qui, sans

eux, nous resteraient complètement ou du moins en grande partie impénétrables. Car de même que la lecture de romans nous confronte à des champs d'action qui dépassent potentiellement notre répertoire personnel, les bonnes traductions définissent aussi un cadre nouveau, dans lequel nous commençons à nous familiariser avec l'inconnu.

Ainsi, il me semble que, au-delà des explorations linguistiques, le programme Georges-Arthur Goldschmidt offre en outre à ses participants la chance immense et rare d'apprendre à connaître le quotidien professionnel du pays voisin. Ces liens au quotidien caractérisent les formidables programmes de l'OFAJ. Le contact ne se cantonne pas à l'échelle de l'administration politique : il se concrétise dans les rencontres des participants. C'est pourquoi l'implication d'entreprises et d'institutions privées dans les programmes de l'OFAJ constitue une décision fondamentale, réellement clairvoyante. Depuis des années, la Foire du livre de Francfort, le Bureau international de l'édition française (BIEF) et l'OFAJ travaillent en étroite collaboration afin de mettre en œuvre chaque année le programme Goldschmidt ainsi que d'autres actions de l'OFAJ dans le domaine du livre et de l'édition. Pendant ces programmes, la coopération franco-allemande s'accomplit pour ainsi dire à trois niveaux : depuis la volonté politique (OFAJ) en passant par la conception (Foire du livre de Francfort et BIEF), jusqu'à la participation aux ateliers, l'échange franco-allemand est encouragé et entretenu dans la continuité au niveau institutionnel.

Lors de l'achat de droits d'ouvrages allemands, il incombe aux traducteurs un rôle clef ; ils deviennent des passeurs de culture au sens propre du terme. Traduire, c'est toujours plus que transposer un mot ou une phrase d'une langue à une autre. Traduire signifie finalement garder un pied dans le monde de l'autre, tout en marchant avec ses deux pieds.

Au nom de la Foire du livre de Francfort, je souhaite aux participants du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2014 une carrière de traducteurs passionnante et intense.

Tobias Voss

Foire du livre de Francfort

Membre du comité de direction et Directeur du service Marchés internationaux

Der deutsch-französische Kultauraustausch

Der Élysée-Vertrag wurde bekanntermaßen am 22. Januar 1963 von Charles de Gaulle und Konrad Adenauer unterzeichnet. In diesem Abkommen verpflichteten sich beide Seiten zu regelmäßigen Konsultationen in den Bereichen Außen- und Sicherheitspolitik. Der dritte Vertragsteil sah eine engere Zusammenarbeit im Bereich der Kulturpolitik und des Jugend-austauschs vor. Obgleich das Wort „Kultur“ im Vertrag gar nicht genannt wird, ist es nicht übertrieben, die Entwicklungen in diesem Bereich als außerordentlich zu bezeichnen.

Über die Unterschiede im Kulturverständnis zwischen Franzosen und Deutschen ist immer wieder und von beiden Seiten auch nach dem Élysée-Vertrag viel gedacht, geschrieben und diskutiert worden: Thematisiert wurden, neben den unterschiedlichen Ausgangsbedingungen nationalstaatlicher Organisation in beiden Ländern, die Konsequenzen der verschiedenen Revolutionserfahrungen bis hin zu den Differenzen in den Konnotationsfeldern der Begriffe „Zivilisation“ und „Kultur“.

Wie auch immer die Begründungen für die unterschiedlichen Wege der Vergangenheit im Einzelnen ausdokumentiert werden, so besteht gewiss Einigkeit darin, dass Verständigung und Verstehen die Bedingungen für ein konstruktives Miteinander darstellen. Dieses konstruktive Miteinander ist niemals ein Zustand, der als gegeben akzeptiert werden darf, wenn er einmal erreicht ist. Es ist immer „nur“ ein Zwischenergebnis, das immer wieder erarbeitet, immer wieder über Verständigung reproduziert werden muss. Eine geglückte Verständigung ist dabei die Voraussetzung für jedes tiefere Verstehen des Gegenübers.

Und damit berühren wir bereits im Kern das Anliegen des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms. Das deutsch-französische Programm für junge Literaturübersetzer ermöglicht jährlich fünf jungen deutschsprachigen und fünf jungen französischsprachigen Übersetzern die Teilnahme an zwei Workshops unter fachkundiger Leitung von erfahrenen Übersetzern, die als Mentoren die Teilnehmer in ihrer Arbeit begleiten. Wenn es stimmt, was der argentinische Schriftsteller Jorge Luis Borges über das Lesen sagte, dass es nämlich „Denken mit anderem Kopf“ sei, dann ermöglichen die Übersetzer uns eine Wahrnehmung von Teilen der Welt, die uns ansonsten vollends oder doch zum großen Teil ver-

schlossen bleiben würde. Denn wie das Lesen von Romanen uns mit Handlungsoptionen konfrontiert, die möglicherweise nicht zu unserem persönlichen Repertoire gehören, beschreiben uns gute Übersetzungen auch ein neues Setting, in dem das Fremde beginnt, vertraut zu werden.

Das Exklusive und die große Chance, die das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm den Teilnehmern bietet, sehe ich daher darin, dass es den Teilnehmern ermöglicht, neben den sprachlichen Erkundungen auch den beruflichen Alltag im jeweils anderen Land kennen zu lernen. Diese Anknüpfungen an das Alltägliche zeichnen die großartigen Programme des DFJW aus. Der Kontakt verbleibt nicht auf der Ebene politischer Administration sondern wird in den Begegnungen der Teilnehmer konkret. Daher ist die Einbindung privatwirtschaftlicher Firmen und Institutionen in die Programme des DFJW eine ausgesprochen weitsichtige Grundentscheidung. Die Frankfurter Buchmesse (FBM), das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) und das DFJW arbeiten seit Jahren eng zusammen, um die jährliche Verwirklichung des Goldschmidt-Programms und andere DFJW-Formate im Bereich des Buch- und Verlagswesens zu ermöglichen. In dieser Aufstellung der Programme vollzieht sich die deutsch-französische Zusammenarbeit gleichsam auf drei Ebenen: Vom politischen Willen (DFJW) über die inhaltliche Aufbereitung (FBM und BIEF) zur Teilnahme an den Workshops wird so institutionsübergreifend und kontinuierlich der deutsch-französische Austausch gefördert und gepflegt.

Beim Verkauf deutscher Lizzenen kommt den Übersetzern eine Schlüsselposition zu, sie werden zu Kulturmittlern im eigentlichen Sinne des Wortes. Übersetzen ist immer mehr, als ein Wort oder einen Satz von einer Sprache in eine andere zu bringen. Übersetzen bedeutet letztlich, mit einem Bein in der Welt des Anderen zu stehen und mit beiden zu laufen.

Den Teilnehmern des diesjährigen Workshops des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms wünsche ich im Namen der Frankfurter Buchmesse eine spannende und intensive Übersetzerkarriere.

Tobias Voss
Frankfurter Buchmesse
Geschäftsleitung und Leitung Internationale Märkte

L'atelier de traduction français-allemand du programme Goldschmidt 2014

Si, à l'instar d'Umberto Eco, nous appréhendons la traduction littéraire comme la re-création de certains effets, il s'agit de se demander quels effets produit un texte ; où se situe la frontière entre l'interprétation individuelle et l'interprétation dépassant le sentiment singulier ; par quels moyens linguistiques sont obtenus ces effets constatés ; et comment choisir les moyens linguistiques appropriés dans la langue-cible. N'importe quel texte littéraire a son ton propre (et c'est lui qui, *effectivement*, agit sur les lecteurs) ; non seulement ce ton émane du style descriptible, mais il devient en outre intelligible lorsque nous nous interrogeons sur le parti pris qui a motivé cette mise en forme langagièrre. Une fois que nous avons cerné le parti pris, nous pouvons, avec plus d'évidence et d'assurance, prendre les multiples et infimes décisions qui permettent de rester dans le ton du texte même dans la langue-cible. Pour obtenir dans notre traduction un effet équivalent à l'original, il nous faut saisir, par notre interprétation du texte, son ton, donc son style et son parti pris, et le recréer dans la traduction.

Suivant quel parti pris Marie Sizun utilise-t-elle la deuxième personne du singulier pour raconter la jeunesse traumatisante de la petite fille dans *La Femme de l'Allemand* ? Com-prenons-nous correctement le ton froid et somnambulique de la narratrice de *L'Alpha*, thriller psychologique de Nadia Bouzid ? Par quels moyens linguistiques rendre en alle-mand la divergence fascinante entre une communication souvent déficiente et la réflexion en fait éloquente du narrateur dans *Les Coups*, roman écrit dans l'entre-deux-guerres par Jean Meckert ? Comment utiliser les variations de rythme pour faire monter la tension dans le polar parisien d'Ingrid Astier *Quai des Enfers* ? Et comment retranscrivons-nous dans la langue-cible le riche répertoire stylistique d'un Pierre Mac Orlan qui, dans sa ver-sion revisitée de Faust, *Marguerite de la nuit*, développe des effets tantôt satiriques, tantôt poétiques, tantôt philosophiques ?

En parlant de l'arrivée dans la langue-cible : parmi les principes fondamentaux du métier de traducteur, on compte, outre les missions déjà citées, le transfert cohérent de struc-

tures linguistiques typiques – transposition qui, de la même manière, instaure des effets équivalents. Les structures du français et de l'allemand (dans la construction de la phrase, pour ne mentionner qu'un seul exemple) ne sont pas identiques ; la transposition mot pour mot d'une structure évidente en français a tendance à produire une impression d'étrangeté en allemand, et donc un effet différent. Bien entendu, il s'agit de différencier les évidences (qui doivent rester évidentes) des singularités qui, en tant que telles, ne doivent pas être lissées. Au moment où l'on construit la phrase, on a rapidement des déclics. En allemand, l'accentuation se situe en fin de phrase et, plus faiblement, au début, tandis que le milieu reste inaccentué. Or c'est précisément à cet endroit que, la plupart du temps, le français met l'accent. Dans le premier jet d'une traduction, on est souvent enclin à suivre la syntaxe française, ce qui opère un glissement d'accentuation, en donnant soudain de l'importance à quelque chose d'autre dans la phrase – et puisque, selon toute logique, le résultat est souvent grinçant, la phrase donne alors l'impression d'être bancale ou imprécise. En essayant de comprendre quelle est l'idée principale ou, pour ainsi dire, l'élément clef, on en vient à réorganiser la phrase où, comme par magie, tout semble soudain tomber juste et s'agencer en un énoncé compréhensible. Il convient d'appliquer ce procédé de manière nuancée car bien entendu, aucun automatisme n'est de mise.

Il s'agissait d'enrichir notre panoplie pour la traduction, de prendre conscience de toutes les possibilités dont nous disposons en allemand, et d'expérimenter concrètement, au cas par cas, lesquelles fonctionnent mieux que d'autres. L'objectif était d'aiguiser notre sensibilité face au fait que la moindre décision en allemand entraîne des conséquences sur l'effet produit par le texte. Pour ce faire, il était fondamental de comprendre qu'en traduction littéraire, seule une libération de l'original et de ses structures conduit à *devenir* (et non rester) vraiment fidèle à l'effet produit par l'original.

Pendant ces trois semaines d'atelier, nous avons non seulement approfondi l'étude des textes et amélioré leurs traductions, mais aussi formé un groupe hétérogène, à la fois drôle et sérieux, intelligent et délicieusement benêt qui, espérons-le, restera encore long-temps en contact.

Frank Heibert, Berlin

Responsable de l'atelier de traduction vers l'allemand

Die Übersetzungswerkstatt Französisch–Deutsch des Goldschmidt–Programms 2014

Wenn wir, mit Umberto Eco, das literarische Übersetzen als ein Nachschaffen von Wirkungen begreifen, gilt es zu fragen, welche Wirkungen ein Text entfaltet; wo die Grenze zwischen der individuellen und der über den Einzelnen hinausgehenden Interpretation verläuft; mit welchen sprachlichen Mitteln die ermittelten Wirkungen erzielt werden; und wie sich die geeigneten sprachlichen Mittel in der Zielsprache auswählen lassen. Jeder literarische Text hat seinen eigenen Ton (und genau dieser *wirkt* auf die Leser ein); er entsteht nicht allein durch den beschreibbaren Stil, sondern wird erst verständlich, wenn wir uns nach der Haltung fragen, die genau diese sprachliche Gestaltung motiviert hat. Wenn wir uns die Haltung verdeutlicht haben, können wir die vielen Einzelentscheidungen, die den Ton in der Zielsprache entstehen lassen, deutlicher und sicherer gestalten. Um eine äquivalente Wirkung unserer Übersetzung zu erreichen, müssen wir den Ton des Textes, also seinen Stil und seine Haltung, herausinterpretieren und in der Übersetzung nachschaffen.

Aus welcher Haltung heraus wird uns die traumatische Jugend des Mädchens in *La Femme de l'Allemand* von Marie Sizun ausgerechnet in der Du-Perspektive erzählt? Wie verstehen wir den somnambul-kühlen Ton der Ich-Erzählerin in Nadia Bouzids leisem Psychothriller *L'Alpha* richtig? Mit welchen sprachlichen Mitteln lässt sich die reizvolle Diskrepanz zwischen der oft misslingenden Kommunikation und den eigentlich eloquenten Gedanken des Ich-Erzählers von Jean Meckerts Zwischenkriegsroman *Les Coups* im Deutschen nachschaffen? Wie gestalten wir die Rhythmenwechsel in Ingrid Astiers atmosphärischem Paris-Krimi *Quai des Enfers* als Spannungssteigerer? Und wie überführen wir das reiche stilistische Repertoire eines Pierre Mac Orlan am besten in die Zielsprache, das in seiner „Faust revisited“-Novelle *Marguerite de la nuit* mal satirische, mal poetische, mal philosophische Wirkungen entfaltet?

À propos Überführen in die Zielsprache. Zu den Grundlagen des Übersetzerhandwerks gehört neben den genannten Aufgaben der konsequente Transfer typischer Sprach-

strukturen. Auch das lässt sich mit Wirkungsäquivalenz begründen: Die Strukturen des Französischen und des Deutschen (im Satzbau, um nur einen Bereich als Beispiel zu nennen) sind nicht identisch; die analoge Übertragung einer im Französischen selbstverständlichen Struktur führt tendenziell zu einer Verfremdung im Deutschen und damit zu einer anderen Wirkung. Natürlich müssen wir lernen, zwischen den Selbstverständlichkeiten, die selbstverständlich bleiben sollen, und besonderen Eigenheiten, die nicht geglättet werden dürfen, zu unterscheiden. Beim Satzbau sind die Aha-Erlebnisse am schnellsten herzustellen. Im Deutschen liegen die Betonungsschwerpunkte des Satzes am Schluss und, etwas schwächer, am Anfang des Satzes, die Mitte ist unbetont. Dort aber liegt im Französischen meistens der Schwerpunkt. Der französischen Syntax zu folgen, wozu man in einer ersten Fassung der Übersetzung leicht neigt, verschiebt also die Betonung, etwas Anderes scheint plötzlich das Wichtigste im Satz zu sein, und da das logisch oft knirscht, wirkt der Satz verrenkt oder schwammig. Eine Umstellung, der Frage folgend, was denn hier der wichtigste Gedanke, sozusagen die Pointe ist, sorgt dafür, dass wie von Zauberhand alles an den richtigen Platz fällt und sich zu einer nachvollziehbaren Aussage fügt. Diese Verfahren gilt es differenziert zu trainieren, Automatismen gibt es natürlich nicht.

Es ging darum, den übersetzerischen Werkzeugkasten zu befüllen, uns klarzumachen, wie viele Möglichkeiten wir im Deutschen haben, und zu üben, welche im konkreten Einzelfall besser funktionieren als andere. Das Ziel war eine Sensibilisierung dafür, welche konkreten Folgen auf die Wirkung jede Einzelentscheidung im Deutschen hat. Grundlage dafür war die Erkenntnis, dass beim Literaturübersetzen erst eine Befreiung vom Original mit seinen Strukturen dazu führt, der Wirkung des Originals wirklich treu zu werden (nicht: zu bleiben).

In den drei Werkstattwochen haben wir nicht nur die Texte ergründet und ihre Übersetzungen verbessert, es ist auch eine bunt gemischte, lustige und ernsthafte, kluge und wunderbar alberne Gruppe zusammengewachsen, die hoffentlich noch lange den Kontakt untereinander hält.

Frank Heibert, Berlin

Leiter der Übersetzungswerkstatt (vom Französischen ins Deutsche)

Remerciements

L'OFAJ, le BIEF et la Foire du livre de Francfort tiennent à remercier leurs partenaires :

Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarische Colloquium Berlin (LCB), Berlin

L'OFAJ, le BIEF et la Foire du livre de Francfort remercient également toutes les maisons d'édition, agences littéraires, institutions culturelles et personnes, qui ont accueilli et soutenu les jeunes traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2014.

Du côté français :

Georges-Arthur Goldschmidt, parrain du programme

Matthieu Dumont, traducteur et ancien participant au programme Goldschmidt

Norbert Czarny, critique littéraire à *La Quinzaine littéraire*

Institutions :

Association des traducteurs littéraires de France ATLF (Laurence Kiefé), BIEF (Anne Béraud, Pierre Myszkowski), Centre national du livre CNL (Natacha Kubiak), Collège international des traducteurs littéraires d'Arles CITL (Jörn Cambreleng, Caroline Roussel, Christine Janssens), Institut Goethe à Paris (Ulla Wester), le MOTif (Catherine Sas)

Maisons d'éditions :

Éditions Actes Sud (Martina Wachedorff), Éditions Agone (Julia Bureau, Marie Hermann),
Éditions Asphalte, Éditions Buchet/Chastel (Juliette Ponce), Éditions Rue de l'Échiquier

Agence littéraire :

Agence littéraire Pierre Astier & associés

Librairie :

Atout Livre (David Rey)

Du côté allemand :

Hinrich Schmidt-Henkel, traducteur et président du VdÜ

Institutions :

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin (Elisabeth Beyer), Deutscher Übersetzerfonds (Jürgen Jakob Becker), Frankfurter Buchmesse (Antje te Brake, Corry von Mayenburg, Alice Saintout, Niki Théron), Literarisches Colloquium Berlin LCB (Thorsten Dönges, Corinna Ziegler)

Maisons d'éditions :

Aufbau Verlag (Inka Ihmels, Claudia Puls), Berenberg Verlag (Heinrich von Berenberg), Berlin Verlag (Eva-Marie von Hippel), Frankfurter Verlagsanstalt (Joachim Unseld, Sina Witthöft), Onkel & Onkel Verlag (Volker Oppman), S. Fischer Verlag (Elisa Diallo, Sascha Michel, Friderike Schilbach), Schöffling & Co. (Dr. Sabine Baumann, Kathrin Scheel), Suhrkamp Verlag (Christoph Hassenzahl), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier), Verlag der Autoren (Marion Victor)

Librairies :

Librairie Zadig (Patrick Suel), Buchhandlung am Moritzplatz (Ben von Rimscha)

Danksagungen

Das DFJW, die internationale Abteilung der Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken:

Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin
Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles

Das DFJW, die Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ebenso herzlich allen Verlagen, Agenturen, kulturellen Einrichtungen und Personen danken, die die jungen Übersetzer des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2014 unterstützt und empfangen haben.

Auf deutscher Seite:

Hinrich Schmidt-Henkel, Übersetzer und 1. Vorsitzender des VdÜ

Institutionen:

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Bureau du Livre der französischen Botschaft in Berlin (Elisabeth Beyer), Deutscher Übersetzerfonds (Jürgen Jakob Becker), Frankfurter Buchmesse (Antje te Brake, Corry von Mayenburg, Alice Saintout, Niki Théron), Literarisches Colloquium Berlin LCB (Thorsten Dönges, Corinna Ziegler)

Verlage:

Aufbau Verlag (Inka Ihmels, Claudia Puls), Berenberg Verlag (Heinrich von Berenberg), Berlin Verlag (Eva-Marie von Hippel), Frankfurter Verlagsanstalt (Joachim Unseld, Sina Witthöft), Onkel & Onkel Verlag (Volker Oppman), S. Fischer Verlag (Elisa Diallo, Sascha Michel, Friderike Schilbach), Schöffling & Co. (Dr. Sabine Baumann, Kathrin Scheel), Suhrkamp Verlag (Christoph Hassenzahl), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier), Verlag der Autoren (Marion Victor)

Buchhandlungen:

Buchhandlung Zadig (Patrick Suel), Buchhandlung am Moritzplatz (Ben von Rimscha)

Auf französischer Seite:

Georges-Arthur Goldschmidt, Schirmherr des Programms

Matthieu Dumont, Übersetzer und ehemaliger Teilnehmer des Goldschmidt-Programms

Norbert Czarny, Literaturkritiker bei *La Quinzaine littéraire*

Institutionen:

Association des traducteurs littéraires de France ATLF (Laurence Kiefé), BIEF (Anne Béraud, Pierre Myszkowski), Centre national du livre CNL (Natacha Kubiak), Collège international des traducteurs littéraires d'Arles CITL (Jörn Cambreleng, Caroline Roussel, Christine Janssens), Goethe-Institut Paris (Ulla Wester), le MOTif (Catherine Sas)

Verlage:

Éditions Actes Sud (Martina Wachedorff), Éditions Agone (Julia Bureau, Marie Hermann),

Éditions Asphalte, Éditions Buchet/Chastel (Juliette Ponce), Éditions Rue de l'Échiquier

Literaturagentur:

Agence littéraire Pierre Astier & associés

Buchhandlung:

Atout Livre (David Rey)

Les auteurs

Die Autoren

Lisa-Maria Seydlitz

Horst Evers

Peter Bichsel

Patricia Görg

Sudabeh Mohafez

Nadia Bouzid

Marie Sizun

Jean Meckert

Ingrid Astier

Pierre Mac Orlan

Les traducteurs

Die Übersetzer

Justine Coquel

Sophie Cunin

Alexandre Pateau

Paul Ramon

Amandine Schneider-
Depouhon

Hannes Köhler

Christel Kröning

Paulina Nuss

Katrin Segerer

Sven Wachowiak

Sommertöchter

Lisa-Maria Seydlitz

L'auteure / Die Autorin

Lisa-Maria Seydlitz est née en 1985 à Mannheim, où elle vit actuellement. Parallèlement éditrice du magazine de littérature contemporaine *BELLA triste*, elle se lance en 2012 dans l'écriture de son premier roman, *Sommertöchter*. Dans un style simple et sans prétention littéraire, elle conduit sa protagoniste à effectuer un voyage dans son passé familial qui la mènera en France, pays que l'auteure connaît bien pour y avoir étudié. La critique est unanime : les débuts de Lisa-Maria Seydlitz sont prometteurs. Elle travaille actuellement à l'écriture d'un second roman.

Lisa-Maria Seydlitz wird 1985 in Mannheim geboren, wo sie derzeitig auch lebt. Neben ihrer Arbeit als Herausgeberin von *BELLA triste*, einer Zeitschrift für junge Literatur, verfasst sie 2012 ihren ersten Roman, *Sommertöchter*. In ihrer schlichten, unprätentiösen Sprache schickt sie die Protagonistin des Buches auf eine Reise in die Vergangenheit ihrer Familie, die sie nach Frankreich führt, in ein Land, das der Autorin durch ihr Studium sehr vertraut ist. Die Kritiker sind sich einig: Das Debüt ist vielversprechend. Gegenwärtig arbeitet Lisa-Maria Seydlitz an ihrem zweiten Roman.



Justine Coquel

La traductrice / Die Übersetzerin

Justine Coquel est née en 1989. Son amour pour la langue et la littérature allemandes la mène tout naturellement à la traduction littéraire, qu'elle étudie à Angers. Grâce à sa détermination, elle réussit à entrer dans le métier en traduisant depuis l'allemand un roman policier pour les Éditions Jacqueline Chambon. Suit un autre contrat aux Éditions Stock. Lectrice compulsive, elle vit actuellement à Strasbourg, le nez dans de futurs projets.

Justine Coquel wird 1989 geboren. Ihre Liebe zur deutschen Sprache und Literatur führt sie zum Literaturübersetzen, das sie in Angers studiert. Dank ihrer Zielstrebigkeit gelingt ihr der Berufseinstieg; für den Verlag Jacqueline Chambon überträgt sie einen Kriminalroman ins Deutsche. Ein weiterer Übersetzungsauftrag für die Éditions Stock folgt. Heute lebt die Leseratte in Straßburg und steckt ihre Nase in neue Projekte.

justine.coquel@yahoo.fr

Sommertöchter, Lisa-Maria Seydlitz

Dumont, 2012

208 pages / Seiten (10–12, 31–32)

Es ist ein Tag im Juli, als ich den muschelweißen Umschlag in meinem Briefkasten finde. Ich fahre mit meinem Fahrrad durch die Hitze, die flirrend auf den Kreuzungen steht. Der Schweiß sammelt sich in meinen Haaren und läuft den Rücken hinunter. Die Schüler ziehen Richtung Freibad und vor den Eiscafés drängen sich Anzugträger und Studenten. Ich fahre mit meinem Fahrrad durch die Stadt, ohne wie sonst auf Autos aufpassen oder den Fußgängern ausweichen zu müssen. [...] Ich fahre nach Hause, um zu duschen, die Kleider zu wechseln und die Blumen im schattigen Teil meiner Wohnung zu gießen.

Ich bin froh über die Kühle, die mich zwischen den gefliesten Wänden im Hausflur empfängt. Ich öffne den Briefkasten. Eigentlich bekomme ich nur dann Post, wenn ich etwas im Internet bestelle, das ich sonst in keinem Laden der Stadt bekomme. Als ich den Umschlag mit der französischen Briefmarke sehe, denke ich, der Postbote habe sich wieder einmal vertan und einen Brief für die Nachbarin bei mir eingeworfen. Doch ich lese meinen Namen, ich drehe und wende den Umschlag, finde keinen Absender, nur meine Adresse, meinen Namen, mit Tinte geschrieben auf muschelweißes Papier. Ich schaue nur auf den Brief in meinen Händen, als ich die Treppe nach oben nehme, fast stoße ich mit der Nachbarin zusammen.

„Liebe Juno, das Haus steht schon so lange leer“, so beginnt der Brief, geschwungene Buchstaben, kaum eine Seite lang. Außerdem liegt ein Polaroidfoto im Umschlag, es zeigt ein weißes Fischerhaus mit Fensterläden aus braunem Holz und einem roten Dach, davor steht ein Apfelbaum. Am Weißen Bildrand ist eine französische Adresse notiert und der Name des Dorfs: Coulard.

Ich ziehe die Vorhänge zu und setze mich an den Küchentisch, als hätte ich Angst, dass mich jemand dabei beobachten könnte, wie ich von einem Geheimnis erfahre, in das nur ich eingeweiht werden soll.

Ob ich das Haus verkaufen wolle oder renovieren und an Touristen vermieten, lese ich, die Schrift sieht unsicher aus, als wüssten die Buchstaben und Wörter nicht, ob sie wirklich zusammengehören. So ein leerstehendes Haus mache sich im Ort nicht gut, der Lack von den Fensterläden blättere ab, alles verwittere. Die Zeilen sind nicht unterschrieben.

C'est par une journée de juillet que je trouve une enveloppe blanc nacre dans ma boîte à lettres. Je m'élançe à vélo à travers la canicule scintillante qui stagne au-dessus des carrefours. La transpiration se concentre dans mes cheveux et coule le long de mon dos. Les écoliers se dirigent vers la piscine en plein air, tandis qu'une foule d'étudiants et de costumes-cravates se presse devant les glaciers. Je traverse la ville à vélo, sans avoir à faire attention aux voitures ou à éviter les piétons, comme c'est le cas d'habitude. [...] Je rentre chez moi pour me doucher, changer de vêtements et arroser les plantes dans la partie ombragée de mon appartement.

Je suis soulagée par la fraîcheur qui m'accueille entre les murs carrelés du vestibule. J'ouvre la boîte à lettres. À vrai dire, le seul courrier que je reçois, c'est quand je commande des choses sur Internet que je ne trouve nulle part en ville. Lorsque j'aperçois l'enveloppe avec le timbre français, je me dis que le facteur s'est encore trompé et qu'il a mis une lettre pour la voisine dans ma boîte. Mais c'est bien mon nom, je tourne l'enveloppe dans tous les sens, pas d'expéditeur, juste mon adresse et mon nom écrits à l'encre sur du papier blanc nacre. Je n'ai d'yeux que pour la lettre en montant l'escalier, je me heurte presque à la voisine.

« Chère Juno, cela fait si longtemps que la maison est vide », la lettre commence ainsi – écriture ronde, à peine une page. Il y a aussi un Polaroid dans l'enveloppe, on y voit une maison de pêcheur, blanche avec des volets en bois brun, un toit rouge et un pommier juste devant. Notés sur le bord blanc de la photo, une adresse en France et le nom du village : Coulard.

Je tire les rideaux et m'assieds à la table de la cuisine, comme si j'avais peur que quelqu'un m'observe en train de découvrir un secret que je ne dois partager avec personne.

Veux-tu vendre la maison ou bien la rénover et la louer à des touristes, voilà ce que je lis, l'écriture semble hésitante, comme si les lettres et les mots ne savaient pas s'ils étaient faits pour former un tout. Une maison vide ne fait pas bonne impression dans le village, la peinture des volets s'écaille, tout se délabre. Pas de signature.

Je ne connais pas l'endroit où la maison est censée se trouver. J'allume l'ordinateur et cherche l'adresse sur Internet. L'image satellite montre des rues et des maisons le long d'une côte bleue. La mer pénètre à l'intérieur des terres, débouche sur un bassin et se

Ich kenne den Ort nicht, an dem das Haus stehen soll. Ich schalte den Computer ein und suche im Internet nach der Adresse. Das Satellitenbild zeigt ein paar Straßen und Häuser an einer blauen Küste. Das Meer dringt ins Land ein, mündet in ein Becken und wird zu einem Fluss. In einer Bucht etwas abseits liegen Boote, klein und weiß, weiter im Landesinneren Felder und grüne Flächen. Ich versuche zu zoomen, das Haus ganz nah heranzuhören, aber je näher ich dem Ort komme, desto unschärfer wird alles.

Ich weiß nichts von einem Haus, und ich kenne von Frankreich kaum mehr als die Sprache und das, was ich in der Schule gelernt habe. Ich lese den Brief wieder und wieder, lese die Worte laut. Ein Polaroid, denke ich, nur Nostalgiker fotografieren noch mit einer Sofortbildkamera.

Nachts liege ich wach im Bett, ich finde keinen Schlaf. [...] Ich stehe auf und gehe ins Badezimmer. Ich lasse kaltes Wasser in die Wanne und steige hinein, ich tauche so lange unter, bis ich keine Luft mehr habe und mich japsend wieder aufrichte. Ich wickle mir ein Handtuch um und setze mich mit nassen Haaren auf den Balkon, zünde eine Kerze an. Die Hitze vom vergangenen Tag liegt noch immer zwischen den Häusern. Im Schein der Kerze sieht das Haus auf dem Polaroid aus wie aus einem Märchen.

[...]

Zwei Zahlen aus rostigem Metall, die Hausnummer hängt etwas schief neben der Tür. Es ist eine baumlose Gegend, weites, flaches Land, wenige Häuser. Ich gleiche das Haus, vor dem ich stehe, mit dem Polaroid aus dem Briefumschlag ab. Ein kleiner Schornstein, ein rotes Dach, ein Apfelbaum. Seegrüne Fensterläden, die auf dem Polaroid noch braun sind. Und neben der Tür wachsen links und rechts Lavendelsträucher, wie frisch gepflanzt, auch sie fehlen auf dem Polaroid. Der Geruch nach Terpentin, zwei Metalleimer unter dem Fenster, an den Borsten des Pinsels eingetrocknetes Seegrün.

Ich drücke die Stirn ans Glas, lege die Hände neben die Augen, kein Vorhang versperrt die Sicht. Mein Atem beschlägt die Scheibe. Ein großer Raum, eine Holztreppe hoch zum ersten Stock, in der Ecke eine improvisierte Küchenzeile, Herd, Spüle, ein paar Gläser auf der Kommode, zum Trocknen auf einem Geschirrtuch. Zwei Stühle an einem Tisch gegenüber, in einer Glasflasche frische Blumen. Meine Hände sind plötzlich eiskalt. Ich stecke den Schlüssel ins Schloss, erst der dritte passt, es ist immer der Letzte, der passt. Zwei Mal muss ich den Schlüssel drehen, bis die Tür aufspringt.

transforme en un fleuve. Dans une crique un peu à l'écart, il y a des petits bateaux blancs, un peu plus loin dans les terres des champs et des espaces verts. J'essaye de zoomer, d'agrandir la maison, mais plus je m'approche et plus elle devient floue.

Je n'ai jamais entendu parler d'une quelconque maison, et je ne connais pratiquement rien de la France, si ce n'est sa langue et ce que j'ai appris à l'école. Je lis et relis la lettre, je la lis à voix haute. Un Polaroid, me dis-je, il n'y a que les nostalgiques pour se servir encore d'un appareil photo instantané.

La nuit, je reste éveillée dans mon lit, je ne trouve pas le sommeil. [...] Je me lève et vais dans la salle de bains. Je fais couler de l'eau froide dans la baignoire et m'y installe, je reste sous l'eau jusqu'à ne plus avoir de souffle, puis je me redresse haletante. Je m'enroule dans une serviette et m'assieds sur le balcon, les cheveux encore humides, j'allume une bougie. La canicule de la journée stagne encore entre les maisons. Dans la lueur de la bougie, la maison sur le Polaroid semble tout droit sortie d'un conte.

[...]

Le numéro de la maison, deux chiffres en métal rouillé qui pendent de guingois à côté de la porte. C'est une région sans arbres, plate et étendue, avec peu d'habitations. Je compare la maison devant laquelle je me trouve avec celle sur le Polaroid dans l'enveloppe. Une petite cheminée, un toit rouge, un pommier. Des volets vert d'eau, encore bruns sur la photo. Des lavandes de part et d'autre de la porte, elles ont l'air fraîchement plantées et n'apparaissent pas non plus sur le Polaroid. Une odeur de térébenthine, deux bocaux métalliques sous la fenêtre, du vert séché sur les poils du pinceau.

Je colle mon front à la fenêtre, les mains autour des yeux, aucun rideau ne me bouche la vue. Ma respiration couvre la vitre de buée. Une grande pièce, des escaliers en bois qui mènent à l'étage, dans le coin une kitchenette improvisée avec four, évier, sur le buffet quelques verres qui sèchent sur un torchon. Deux chaises autour d'une table, dans une bouteille en verre des fleurs fraîches. Mes mains sont glacées tout à coup. Je glisse une clé dans la serrure, c'est la troisième qui est la bonne, c'est toujours la dernière qui est la bonne. Je dois faire deux tours de clé avant que la porte ne s'ouvre sèchement.

Die Welt ist nicht immer Freitag

Horst Evers

L'auteur / Der Autor

Originaire de Basse-Saxe, Horst Evers s'installe à Berlin en 1987 pour y faire ses études ; c'est là qu'il vit depuis. Les histoires courtes qu'il écrit, destinées à être lues sur scène, témoignent avec beaucoup d'humour, et souvent une certaine dose d'absurdité, de son quotidien et des aléas de la vie. Ses anecdotes apparemment anodines nous entraînent dans un univers farfelu et nous font partager sa manière originale et inattendue d'aborder la vie. *Die Welt ist nicht immer Freitag*, paru en 2006, est un recueil d'histoires écrites de 1997 à 2001.

Der gebürtige Niedersachse Horst Evers zieht 1987 zum Studieren nach Berlin, wo er seitdem lebt. In seinen kurzen, für den Vortrag auf der Bühne geschriebenen Geschichten über den Alltag und die Zufälle des Lebens steckt jede Menge Humor und oft ein guter Schuss Verrücktheit. Die scheinbar belanglosen Anekdoten entführen uns in eine absurd-komische Welt und lassen uns teilhaben an der originellen und überraschenden Art und Weise des Erzählers, sein Leben zu leben. *Die Welt ist nicht immer Freitag*, erschienen 2006, ist eine Sammlung von Geschichten aus dem Zeitraum 1997 bis 2001.



Sophie Cunin

La traductrice / Die Übersetzerin

Après des études de traduction et de relations internationales à Lyon, un séjour en Irlande puis un stage en Bavière, c'est finalement à Berlin que Sophie Cunin décide de s'établir. Elle concilie sa passion pour les langues allemande et anglaise en tant que traductrice et animatrice-interprète indépendante, avec une activité dans le secteur des formations interculturelles et des échanges internationaux de jeunes. Le thème de l'humour sous toutes ses facettes occupe une place particulière dans ses projets en cours.

Nach einem Studium der Fächer Übersetzen und Internationale Beziehungen in Lyon, einem Aufenthalt in Irland und einem Praktikum in Bayern beschließt Sophie Cunin, sich in Berlin niederzulassen. Ihre Leidenschaft für die deutsche und englische Sprache verwirklicht sie in ihrer Tätigkeit als freiberufliche Übersetzerin und Dolmetscherin und verbindet sie mit einem Job im Bereich interkulturelle Bildung und internationaler Jugendaustausch. Im Rahmen ihrer laufenden Projekte beschäftigt sie sich zurzeit insbesondere mit dem Thema Humor in allen seinen Facetten.

sophie.cunin@gmail.com

Die Welt ist nicht immer Freitag, Horst Evers

Rowohlt, 2006

144 pages / Seiten (52–54)

Große Augen

In der Fidicinstraße, eine junge Frau mit einem Schäferhund spricht mich an. Ob ich gerade mal kurz auf den Hund... sie müsse noch mal kurz... und der Hund sei auch ganz lieb... zu ihrer Freundin im vierten Stock... geht ganz schnell, aber mit Hund, die Treppen, das ist immer so... und dann macht der womöglich ins Treppenhaus... das ist jedes Mal... ob ich nicht gerade... geht auch ganz schnell...

Ich sage, kein Problem, und sie entschwindet durch die Haustür. Natürlich habe ich Angst vor dem Hund, aber sie war auch eine junge Frau, und ich bin ein Mann, und sie hat mich angelächelt und große Augen gehabt, und da war es doch selbstverständlich... Gott, Männer sind so simpel gestrickt, wirklich schlimm, aber so ist die Welt nun mal, ich hab die Regeln nicht gemacht, ich kann da doch nu auch nix dran tun, bringt ja auch nix, da einfach auszuschern, da wär man doch sofort bei allen andern Männern unten durch, das geht ganz schnell, das ist rum wie ein Buschfeuer. Was? Der hat der jungen Frau nicht geholfen, die hatte doch große Augen, na der scheint ja wohl mit der Sache durch zu sein, mit dem Horst ist auch nix mehr los, nene da is nix mehr, das ist vorbei, ich wäre nur noch „Horst, der der jungen Frau nicht geholfen hat, Evers“, geächtet, ausgestoßen, ein psychisches Wrack, das am Rande der Gesellschaft vor sich hinvegetiert. Das bringt doch nix, da pass ich doch lieber grad mal auf ihre Bestie auf und habe Angst.

Immerhin weiß ich, dass man Hunde nie merken lassen darf, dass man Angst hat. Also sage ich recht überzeugend: „Hör mal Hund, ich habe keine Angst.“ Das wirkt. Das Tier schaut mich kurz an, und legt sich dann zu meinen Füßen ab.

Nach fünf Minuten denke ich: „Joa, jetzt ist die dann doch schon fünf Minuten weg.“

Nach zehn Minuten werde ich unruhig. Nach einer Viertelstunde denk ich: „So, jetzt wartete noch fünf Minuten.“ Nach einer halben Stunde stelle ich fest, dass das Haus nur drei Stockwerke hat. Ein Hauch von Misstrauen ergreift meine Sinne. Nach einer Stunde kommt ein Schutzmann vorbei. Fragt: „Wo iss'n der Maulkorb von dem Tier?“ Denke: „Ooh“, sage aber weltmäßigisch, wie es einem Hundehalter gebührt: „Ach der tut nix.“

„Is jetzt Pflicht, Maulkorb. Hat der denn überhaupt 'ne Steuermarke?“

Oh nee.

Les beaux yeux

Dans la Fidicinstrasse. Je me fais accoster par une jeune femme avec un berger allemand. « Vous ne pourriez pas juste... mon chien... je dois vite aller voir... et puis le chien est vraiment tout gentil... mon amie au quatrième... c'est vite fait, mais le chien dans les escaliers, c'est toujours tellement... et puis il risque de faire sur les marches... à chaque fois c'est... vous ne pourriez pas... vraiment, c'est vite fait... » Je lui réponds « Pas de problème », et déjà elle s'éclipse par la porte de l'immeuble. Bien sûr que j'ai peur du chien, mais c'était une jeune femme, et je suis un homme, et elle m'a souri, et elle avait de beaux yeux, et là c'était tout naturel... Mon Dieu, les hommes sont tellement prévisibles, c'est grave quoi, mais voilà c'est comme ça, c'est pas moi qui ai fixé les règles, j'y peux rien, moi, à quoi bon sortir du rang, ils m'auraient pour qui, les autres mecs, ça se répand très vite, ce genre de choses, comme une traînée de poudre. Quoi, il a pas aidé la jeune femme, avec les beaux yeux qu'elle avait ? Eh ben, la chose n'a vraiment plus l'air de l'brancher, on n'peut plus rien pour lui, nan, plus rien du tout, c'est fini, je ne serais plus que Horst-qui-n'a-pas-aidé-la-jeune-femme, méprisé, ostracisé, une loque humaine qui végète en marge de la société. Bref, ça n'sert franchement à rien, j'préfère encore surveiller un peu son monstre et avoir peur.

Malgré tout, je sais qu'il ne faut jamais laisser sentir à un chien qu'on a peur. Alors je dis, sur un ton plutôt convaincant : « Écoute, le chien, je n'ai pas peur. » Ça marche. L'animal me jette un bref regard et se range à mes pieds.

Au bout de cinq minutes, je me dis : « Dis donc, ça fait déjà cinq minutes qu'elle est partie. » Au bout de dix minutes, je commence à me poser des questions. Au bout d'un quart d'heure, je me dis : « Bon, maintenant t'attends encore cinq minutes. » Au bout d'une demi-heure, je réalise que l'immeuble n'a que trois étages. L'ombre d'un doute s'empare de mes sens. Au bout d'une heure, un agent de police passe par là : « Où est c'qu'elle est, la muselière de c't'animal ? » Je me dis : « Aïe... », mais lui réponds, en bon propriétaire de chien et avec toute l'assurance des grands de ce monde : « Oh, il est pas méchant. » « C't'obligatoire, maintenant, la muselière. L'est vacciné, au moins ? » Oh noonn...

„Hörn Sie, das ist gar nicht mein Hund. Eine Frau, mit großen Augen, hat mich angesprochen, ob ich nicht gerade, sie ist nur zu ihrer Freundin, in den vierten Stock, müsste jeden Moment, und ich bin doch ein Mann, hab ich schon erwähnt, dass sie große Augen...“
„Jaja, jaja, dit wird nich billig.“

„Ehrlich, das ist die Wahrheit, vielleicht sollte ich mal nach der jungen Frau schaun, wo sie bleibt, wenn Sie so lange auf den Hund aufpassen könnten, wissen Sie, das mit den Treppen...“

„Naa jut, meinetwegen, aber machen Se schnell!“

Ich gehe zügig durch die Tür, renne die Gasse durch die Hinterhöfe zur anderen Seite des Blocks und gelange so auf die Schwiebusser Straße. Puh, gerade nochmal gut gegangen. Blöd nur, dass sich der Polizist bestimmt an mein Gesicht erinnert. Der wird garantiert nicht gut auf mich zu sprechen sein. Aber vermutlich ist ihm die Sache auch irgendwann zu blöd geworden, oder er wollte sich nur den Spott der Kollegen ersparen, wenn er mit dem Hund auf die Wache kommt. Als ich zwei Tage später wieder in die Fidicinstraße kam, war der Hund zumindest immer noch da. Nur das Herrchen war schon wieder neu und blickte sehnsuchtsvoll zum nicht vorhandenen vierten Stock hoch.

« Écoutez, en fait c'est pas mon chien. Une femme qui avait de beaux yeux m'a demandé si je ne pouvais pas ... elle allait juste voir son amie, au quatrième étage, elle devrait à tout moment... et moi je suis un homme, vous savez ... je vous ai déjà dit qu'elle avait de beaux yeux ?...

– Mais oui, c'est ça... Elle va chiffrer, votre affaire.

– J'veous assure, c'est la vérité, je devrais peut-être aller la chercher cette jeune femme, voir pourquoi elle met si longtemps, si vous voulez bien surveiller le chien entre-temps, vous savez, avec les escaliers...

– Bon, allez-y, mais faites vite alors ! »

Je me dirige rapidement vers la porte, traverse en courant l'immeuble et les cours intérieures jusqu'à l'autre côté du pâté de maisons et me retrouve dans la Schwiebusser Straße. Ouf, je l'ai échappé belle. Sauf que le policier n'est pas prêt d'oublier mon visage. Faudrait pas que je recroise sa route de sitôt. Mais il a dû en avoir marre, au bout d'un certain temps, ou peut-être qu'il n'a pas voulu essuyer les moqueries de ses collègues si jamais il arrivait au poste avec le chien. En tout cas, lorsque je suis repassé dans la Fidicinstraße deux jours plus tard, le chien, lui, était toujours là. Son maître avait encore changé et contemplait avec langueur le quatrième étage inexistant.

Der Busant – Von Trinkern, Polizisten und der schönen Magelone

Peter Bichsel

L'auteur / Der Autor

Né en 1935, Peter Bichsel se consacre à sa carrière d'instituteur avant de publier, en 1964, son premier recueil de textes en prose, *Le Laitier*, qui lui apporte un immense succès. Un an plus tard, il reçoit le Prix du Groupe 47. C'est souvent après avoir conté ses histoires dans les bistrots soleurois (qui ont vu naître *Le Busant*) qu'il les couche sur le papier. Ses tournées de lectures, ses pièces radiophoniques, ses prises de position publiques, sont aussi appréciées que ses écrits. D'aucuns inscrivent déjà son nom au panthéon littéraire suisse, aux côtés de Walser et Dürrenmatt.

Peter Bichsel, geboren 1935, widmet sich zunächst der Pädagogik. 1964 wird sein Prosadebüt, *Der Milchmann*, zu einem großen Erfolg. Im darauffolgenden Jahr erhält er den Preis der Gruppe 47. Oftmals nehmen seine Geschichten ihren Anfang in einem Solothurner Café (Geburtsstätte des *Busant*), bevor sie auf dem Papier ihre endgültige Form annehmen. Ebenso geschätzt wie sein Schreiben sind seine Lesereisen, seine Rundfunk-Hörspiele und seine politischen Stellungnahmen. Es gibt bereits Stimmen, die ihn auf dem Alpenolymp der Schweizer Literatur verorten, neben Walser und Dürrenmatt.



Alexandre Pateau

Le traducteur / Der Übersetzer

Alexandre Pateau est né en 1988. Après de nombreux séjours en Allemagne et des études de traduction technique à Paris, il se perfectionne au sein du Service linguistique de la chaîne Arte, à Strasbourg. S'intéressant aux livres depuis l'adolescence, il fait ses armes en traduction littéraire avec des travaux personnels. Il contribue à la réédition en français des *Histoires enfantines* de Peter Bichsel, un auteur qu'il espère pouvoir accompagner longtemps encore – désormais en collaboration avec Sven Wachowiak, son collègue du programme Goldschmidt.

Alexandre Pateau wird 1988 geboren. Nach zahlreichen Deutschlandaufenthalten und einem Fachübersetzerstudium in Paris erlernt er seinen Beruf im Sprachendienst des Senders Arte in Straßburg. Seit seiner Jugend literaturbegeistert, findet er über persönliche Projekte zum Übersetzen. Er leistet einen Beitrag zur Neuauflage der *Kindergeschichten* von Peter Bichsel, dem Autor, den er gerne noch lange begleiten würde – zukünftig auch in Zusammenarbeit mit seinem Goldschmidt-Kollegen Sven Wachowiak.

pateau.alexandre@gmail.com

Der Busant – Von Trinkern, Polizisten und
der schönen Magelone, Peter Bichsel
Luchterhand Literaturverlag, 1985, Suhrkamp, 2000
123 pages / Seiten (27–29)

Laufbahn

All es beginnt damit – um ganz am Anfang zu beginnen –, daß etwas in die Welt gesetzt wird, doch nur sehr wohlhabende Leute tun es mit Absicht. Alles andere ist Nachahmung, nicht sinnlos, aber so etwas wie Nachahmung.

Und einer ruft an und sagt seinen Namen und dann Guten Tag und dann nichts mehr.
Einer ruft an und setzt sich selbst in die Welt.

Die Frage „Wie geht's“ bleibt mit dem Wort „Gut“ unbeantwortet.
Es ist die Frage nach einer Geschichte.

Erzähl mir doch was, erzähl mir doch was, und ohne mir Gedanken zu machen über Alter, Aussehen, Beruf und soziale Bezüge, erfinde ich mir einen Namen: Salomon Adalbert Meier – ein Name, so schlecht wie jede Erfindung. Immerhin gibt er mir Gelegenheit, davon zu berichten, wie Meier zu diesem Namen gekommen ist, Gelegenheit, im späteren Verlauf der Anekdote vom Polizisten zu erzählen, der auf diesen Namen handgreiflich reagierte, weil er ihn für ein allzuschlecht erfundenes Pseudonym hieß. Der Polizist, seine Pflicht tuend, Kinder habend – sich entschuldigend auch später und jedenfalls mit der Bezeichnung Polizist noch lange nicht beschrieben. Selbst Bauarbeiter sind mit dem Begriff Bauarbeiter besser beschrieben, unter der Bedingung, daß es überhaupt so etwas wie Bauarbeiter gibt, daß sie also nicht auch noch Radrennfahrer oder Bankräuber oder Rosenzüchter sind. Sind sie zum Beispiel Radrennfahrer, dann muß ich als Autor zusätzlich wissen, daß nach dem internationalen Reglement – das seine Gültigkeit auch für regionale Rennen hat – Radrennfahrer in schwarzen Hosen und weißen Socken anzutreten haben, zudem in einem Trikot mit geschlossenen Ärmeln. Der Leser sei bei dieser Gelegenheit auch darauf aufmerksam gemacht, daß sich diese Regel an Fernsehübertragungen von Straßenrennen überprüfen läßt und daß diese Überprüfung zur allgemeinen Spannung einen kleinen, aber besonderen Zusatzspaß beitragen kann. Erst das Wissen um die internationalen Bestimmungen macht aus den einzelnen weißen Socken allgemein weiße Socken.

Carrière d'un personnage

Tout commence, pour commencer au tout début, par le lancement de quelque chose dans le monde, mais seuls les gens qui ont vraiment les moyens le font exprès. Tout le reste, c'est de l'imitation, pas vide de sens, mais quand même une espèce d'imitation.

Et voilà que quelqu'un appelle et dit son nom et puis bonjour et puis rien.

Quelqu'un appelle et se lance lui-même dans le monde.

Un « ça va bien » ne répond pas à la question « comment ça va ».

Cette question, elle appelle une histoire.

Raconte-moi quelque chose, raconte-moi quelque chose, et sans tenir compte de l'âge, de l'apparence, du métier et des liens sociaux, je trouve un nom : Salomon Adalbert Meier, un nom, aussi mauvais que tout ce qu'on peut trouver. Mais ce nom me donne au moins l'occasion de dire comment Meier en est arrivé à le porter, l'occasion de raconter, à mesure que nous avancerons, l'anecdote de l'agent de police que ce nom avait poussé à une réaction musclée parce qu'il lui semblait que c'était un pseudonyme qui avait l'air d'une mauvaise trouvaille. Un agent de police, faisant son devoir, ayant des enfants – présentant d'ailleurs ses excuses par la suite et que la seule appellation d'agent de police est de toute façon bien loin de pouvoir décrire. Même les ouvriers en bâtiment sont mieux décrits par le terme d'ouvrier en bâtiment, à condition qu'il y ait bien quelque chose comme des ouvriers en bâtiment et seulement des ouvriers en bâtiment, qu'ils ne soient donc pas aussi coureurs cyclistes ou braqueurs de banques ou cultivateurs de roses. S'ils sont coureurs cyclistes par exemple, alors moi, qui suis l'auteur, je dois savoir en outre que, d'après le règlement international – qui s'applique également lors des courses régionales –, les coureurs sont tenus de se présenter en cuissards noirs et chaussettes blanches, avec en plus un maillot à manches recouvrant au moins les épaules. Profitons de cette occasion pour indiquer au lecteur qu'il pourra constater la validité de ces règles grâce aux retransmissions télévisées des courses cyclistes, et que cette constatation viendra compléter l'excitation générale par un petit agrément qui, pour minime qu'il soit, n'en

Die schwarzen Hosen der Radrennfahrer sind uns selbstverständlich. Wir haben uns noch nie gefragt, warum sie schwarz sind, nun wissen wir, daß sie schwarz sind, auf Grund eines entsprechenden Reglements, und jetzt fällt uns auf, daß wir noch nie rote oder gelbe Radrennfahrerhosen gesehen haben. Das Fehlen der Ausnahme läßt uns die Regel nicht erkennen. Ähnliches wäre vielleicht auch vom Gebiet der Rosenzucht zu sagen, über das sich der Autor allerdings erst Informationen beschaffen müßte. Das kann – ich gebe das gern zu – von ihm zwar erwartet werden, aber ich nehme an, daß der Leser an dieser Stelle auch gern darauf verzichtet und dem Vorantreiben der einmal begonnenen Geschichte den Vorzug gibt.

Salomon Adalbert Meier jedenfalls hat seine Pflicht getan: Er hat uns bereits auf die dritte Seite der Geschichte geführt.

demeure pas moins savoureux. C'est d'abord la connaissance de la législation internationale qui fait de la chaussette blanche particulière une chaussette blanche générale. Pour nous, les cuissards noirs des coureurs vont de soi. Nous ne nous sommes encore jamais demandés pourquoi ils étaient noirs, mais nous savons désormais qu'ils le sont, en vertu d'un règlement qui l'ordonne, et ce n'est que maintenant que nous nous rendons compte que nous n'avons jamais vu de cuissards rouges ou jaunes. L'absence de l'exception nous cache la règle.

On pourrait peut-être en dire autant de la culture des roses, mais l'auteur serait d'abord tenu de se renseigner en la matière. Cela, et je le concède de bonne grâce, on est en droit de l'attendre de sa part, néanmoins je suppose qu'arrivé ici, le lecteur y renonce volontiers et préfère que nous remettions cette histoire en marche sans plus tarder.

Salomon Adalbert Meier, quant à lui, a fait son office : il nous a déjà conduits jusqu'à la page trois.

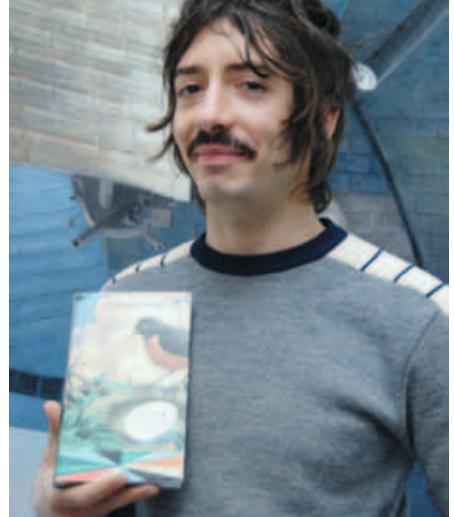
Meier mit Y

Patricia Görg

L'auteure / Die Autorin

Patricia Görg est née en 1960 à Francfort-sur-le-Main. Elle suit des études de théâtre, de sociologie et de psychologie à Berlin, ville où elle réside depuis 1979. Elle vit de sa plume dès 1989, publant des romans, des essais et des pièces radiophoniques. Il est intéressant de noter combien son cursus imprègne le roman *Meier mit Y*. En douze chapitres pour douze scènes du quotidien, elle raconte une année de l'existence d'un homme qui se montre avare avec sa vie, plus encore qu'avec son argent. Le portrait d'une époque ?

Patricia Görg wird 1960 in Frankfurt am Main geboren. Sie studiert Theaterwissenschaften, Soziologie und Psychologie in Berlin, wo sie seit 1979 lebt. 1989 startet sie als Autorin durch und veröffentlicht Romane, Essays und Hörspiele. Interessant ist, wie das Studium ihren Roman *Meier mit Y* beeinflusst. Zwölf Kapitel stehen für zwölf Alltagsszenen, in denen sie den Jahresschnitt aus dem Leben eines Mannes zeigt, der nicht bloß mit seinem Geld, sondern auch mit seinem Leben geizt. Das Portrait einer Epoche?



Paul Ramon

Le traducteur / Der Übersetzer

Né en 1989, Paul Ramon passe les vingt premières années de sa vie à Marseille, où il découvre et pratique la musique bien plus que l'allemand. C'est au cours de voyages réguliers à Berlin que cette langue devient sa passion, et la traduction une évidence. Achevant tout juste son Master de traduction littéraire à Paris, ville d'adoption, il se prépare à vivre entre les livres et les instruments.

Paul Ramon, geboren 1989, verbringt die ersten zwanzig Jahre seines Lebens in Marseille, wo er die Musik für sich entdeckt und sehr viel gründlicher studiert als die deutsche Sprache. Im Zuge regelmäßiger Aufenthalte in Berlin wird diese Sprache aber zu seiner Passion und das Übersetzen zur Selbstverständlichkeit. In seiner Wahlheimat Paris schließt er gerade sein Masterstudium im Literaturübersetzen ab und bereitet sich darauf vor, sein Leben zwischen Büchern und Instrumenten zu verbringen.

paul.ramon89@orange.fr

Meier mit Y, Patricia Görg
Berlin Verlag, 2008
176 pages / Seiten (77–80)

Juni

[...]

Der Zeitungsladen an der Ecke hat hinter staubigen Scheiben alle Elementargeister vorrätig, die das Schicksal erträglich machen : Zigaretten, Feuerzeuge, Aschenbecher, kühle Getränke, Eis, eine große Auswahl an Flachmännern, Kaugummi, Souvenirs, Sparschweine. Der Boden ist uneben. Im hinteren Bereich stolpern die Kunden an mehr als 2500 Glückwunschkarten zu jedem Anlaß vorbei in die Regale mit Zeitschriften, suchen nach schöne Tage / schöner Kochen / Neue Welt / Stille Post / Bravo Mädchen / Geld-Idee / Haus und Balkon / PS-Sport / Gesundheitstrick / Männerblick. Quer durch den Raum ist eine Schnur gespannt, an der Plüschküken festgeklammert hängen. Vorn stapelt sich Aktuelles. Zeitungen liegen übereinander, angefüllt mit Autos, Immobilien, Karrieren. Wenn Meyer seinen Lottoschein holt, sieht er nackte Frauen und liest die gewaltigste der Schagzeilen gratis : Gefräßiger Nachbar entdeckt – zweites schwarzes Loch in unserer Galaxis! Er leistet sich ein informiertes Lächeln, weil sie dies im Fernsehen schon gestern wußten. Ohne etwas zu kaufen, verläßt er den Laden.

Am liebsten füllt er den Schein draußen aus, da er unbewußt glaubt, die richtigen Zahlen wären naturwüchsigt, flögen ihm im Freien leichter zu. Er setzt sich auf eine Bank in der kleinen Grünanlage, durch die sein Weg oft führt, und hofft auf Eingebungen. Kastanien ringsum filtern das Licht zu tanzenden Flecken. Der Brunnen murmelt vor sich hin. [...]

Noch ist der Normalschein leer. Auf der Vorder- und Rückseite verstreuen insgesamt sieben Kleeblätter die magische Gewißheit, daß man Chancen pflücken muß, jeden Mittwoch oder Sonnabend aufs neue. Die unangekreuzten Kästchen sehen bedeutsam aus, Platzhalter eines Durchbruchs, den der Lottospieler Meyer, während er den Stift dem Feld nähert, herbeideliriert. Er weiß genau, welche Zahlen schon lange nicht mehr gekommen, also überfällig sind. Mittels solcher Wahrscheinlichkeitsrechnungen kreist er systematisch den Hauptgewinn ein und läßt sich nicht irritieren von der Relation 1:140 Millionen, die er irgendwo aufschnappen mußte. Angeblich beschreibt sie sein Gefängnis – die Möglichkeitsmathematik. Humbug! Alles ist offen! Es kommt nur darauf an, das Muster zu erfassen, das in der Luft liegt. Den Ergebnisbaum zu wählen, der sich vom Unsichtbaren ins

Traduit de l'allemand par / Aus dem Deutschen von
Paul Ramon

Juin

[...]

Le marchand de journaux, au coin de la rue, dispose derrière ses vitres poussiéreuses de tous les esprits élémentaires qui rendent le destin supportable : cigarettes, briquets, cendriers, boissons fraîches, glaces, un large choix de flasques, chewing-gums, souvenirs, tirelires. Le sol est inégal. Au fond, les clients se faufilent en trébuchant entre plus de 2500 cartes de vœux pour toutes les occasions, jusqu'au rayon des magazines, à la recherche de Loisirs en famille / Cuisine Créative / Point de Vue / Colin-Maillard / Top Girl / Votre Argent / KM/H Moto / Pharma-Santé / Maison et Jardin / Au Masculin. D'un bout à l'autre de la pièce, on a tendu une ficelle à laquelle sont accrochés des poussins en peluche. Devant s'empile l'actualité. Des journaux sont posés les uns sur les autres, remplis de voitures, immobilier, carrières. Lorsqu'il récupère son bulletin, Meyer voit des femmes nues et lit le plus impressionnant des gros titres gratuitement : Découverte d'un voisin glouton – Un deuxième trou noir dans notre galaxie ! Il s'accorde un sourire informé, car à la télé ils le savaient déjà hier. Sans rien acheter, il quitte le magasin. C'est à l'extérieur qu'il préfère remplir son bulletin, car il croit inconsciemment que les bons numéros émanent de la nature, qu'ils lui viennent plus facilement au grand air. Il s'assoit sur un banc, dans le petit parc que sa route lui fait régulièrement traverser, et attend l'inspiration. À travers le filtre des châtaigniers tout autour, la lumière se transforme en taches dansantes. La fontaine murmure doucement. [...]

Pour l'instant, le bulletin de tirage classique est vierge. Au recto et au verso, un total de sept trèfles dissémine la magique certitude qu'il faut cueillir la Chance, et ce tous les mercredis ou samedis soirs. Les cases non cochées semblent chargées de sens, potentialité d'un succès tant attendu, que Meyer, joueur de loto, alors qu'il approche le crayon de la grille, appelle à lui avec fièvre et délire. Il sait exactement quels numéros ne sont pas sortis depuis longtemps, et sont donc arrivés à terme. À l'aide de ce genre de calculs probabilistes, il progresse de manière systématique vers la cagnotte, sans se laisser démonter par le rapport 1:140 000 000 dont il a dû entendre parler quelque part. D'aucuns prétendent que ce rapport caractérise sa prison – la mathématique des possibles. Foutaises ! Rien

Sichtbare durchdrückt, Ast für Ast. Natürlich muß man Einsatz zeigen, um dem Zufall ein Schnippchen zu schlagen, getreu der mathematischen Pfadregel: Die Wahrscheinlichkeit für ein Ereignis am rechten Rand ist gleich dem Produkt der Einzelwahrscheinlichkeiten entlang des Pfades von links bis zu dem Ereignis. Ist das Kombinatorik? Meyer versteht nichts davon. Er verläßt sich auf Vibrationen. zieht er eine gerade Zahl in Betracht, rät ihm sein Instinkt davon ab, denn Veränderung lebt nun mal vom Ungeraden. Beweis? Das Feld, das wöchentlich seine Chance auf ein ganz anderes Leben siegelt, hat 49 Kästchen. Es ist ein Venusquadrat. Zuverlässig wie der Abend- oder Morgenstern erscheint ihm dieses unbeschriebene Blatt, bietet ihm Gelegenheit, seinen privaten Kampf auszufechten mit den Gesetzen des Unglücks, sie zu überlisten, indem er numerologisch vorgeht. Tod und Wiederauferstehung. Frau Venus lockt allerdings tückisch: Erfüllen sich seine Hoffnungen nicht, sieht er plötzlich ihre wurmzerfressene Rückseite, durchlöchert von Falschheit, ein gräßliches Muster, das ihn zutiefst deprimiert. Ganz schwarz wird ihm vor Augen, wenn er Zahlen getippt hat, die nicht stimmen. Es verdirbt ihm den Tag, alles verdirbt, doch am nächsten Ziehungstag versucht er es wieder. Auf einer Kugel stehend schwebt das Schicksal als nackte Frau durchs All, teilt ungelenk aus, überfüllt den Jackpot, und Meyer liegt chronisch daneben. Das schöne warme Lüftchen und das Plätschern gaukeln ihm trotzdem vor, es sei möglich, die Kombination zu finden, die seine Sorgen auflöst. Er muß sich nur entscheiden.

n'est jamais joué ! Il s'agit simplement de saisir le motif qui se dessine dans les airs. Choisir l'arbre de probabilité qui s'extract de l'invisible vers le visible, branche après branche. Évidemment, réussir à jouer un tour au hasard demande de l'investissement, d'ailleurs la loi des chemins nous le confirme : la probabilité d'un événement à l'extrémité droite est égale au produit des branches qui composent le chemin, depuis l'extrémité gauche jusqu'à l'événement. Est-ce de la combinatoire ? Meyer n'y comprend rien. Lui fait confiance aux vibrations. Si d'aventure il envisage de choisir un numéro pair, son instinct l'en détourne, car le changement n'est pas le fruit de la justesse. La preuve ? La grille qui, toutes les semaines, consacre la possibilité d'une tout autre vie, contient 49 cases. C'est un carré de Vénus. Une valeur aussi sûre que l'étoile du matin ou que l'étoile du berger, voilà comment lui apparaît cette page blanche ; elle lui offre la possibilité de mener à bout son combat personnel contre les lois de la malchance, de les déjouer en procédant de manière numérologique. Mort et résurrection. Toutefois, les charmes de Dame Vénus sont trompeurs : il suffit que ses propres espoirs soient déçus pour qu'il découvre l'envers du personnage, mangé de vers, rongé par la fourberie, horrible motif qui le déprime au plus haut point. S'il a joué les mauvais numéros, tout se brouille devant ses yeux. Ça lui gâche la journée, ça gâche tout, et pourtant, il réessaie quand même au prochain tirage. Debout sur un globe, le destin flotte dans l'espace sous les traits d'une femme nue, distribue mal-adroitement, bourre le jackpot jusqu'à la gueule, et chroniquement, Meyer est à côté de la plaque. La douce chaleur de l'air et le gazouillis de l'eau lui donnent pourtant l'illusion qu'il est possible de trouver la combinaison qui mettra un terme à tous ses soucis. Il lui suffit de se décider.

brennt

Sudabeh Mohafez

L'auteure / Die Autorin

Née en 1963 d'une mère allemande et d'un père iranien, Sudabeh Mohafez baigne dans les deux cultures dès son plus jeune âge. Après des études d'anglais, de musicologie et de pédagogie en Allemagne, elle se consacre pendant longtemps à un foyer pour femmes battues. Pour l'écriture de son deuxième roman, *brennt*, elle obtient un financement de la Fondation Robert Bosch ainsi que du Fonds allemand pour la littérature. Elle reçoit le Prix Adelbert von Chamisso en 2006. Aujourd'hui, elle anime des ateliers d'écriture parallèlement à son activité d'écrivain.

Sudabeh Mohafez, geboren 1963, lebt als Tochter einer deutschen Mutter und eines iranischen Vaters seit ihrer Kindheit in zwei Kulturen. Nachdem sie in Deutschland Anglistik, Musik- und Erziehungswissenschaften studiert hat, arbeitet sie lange Zeit als Leiterin eines Frauenhauses. Für die Arbeit an ihrem zweiten Roman, *brennt*, erhielt sie Förderpreise der Robert-Bosch-Stiftung und des Deutschen Literaturfonds. 2006 erhält sie den Adelbert-von-Chamisso-Preis. Neben ihrer Arbeit als Autorin leitet sie heute Schreibwerkstätten.



Amandine Schneider-Depouhon

La traductrice / Die Übersetzerin

Bruxelloise d'origine, Parisienne d'adoption, Amandine Schneider-Depouhon est née en 1988. Issue d'une famille multiculturelle, elle grandit au milieu des livres ; c'est donc tout naturellement qu'elle se tourne vers la traduction littéraire lorsqu'il lui faut choisir un métier. Assistante éditoriale aux Éditions Cambourakis depuis janvier 2013, elle traduit parallèlement plusieurs bandes dessinées, ainsi qu'un premier roman. À l'avenir, elle entend bien continuer à combiner ces deux activités, somme toute très complémentaires.

Amandine Schneider-Depouhon wurde 1988 in Brüssel geboren und ist heute Wahl-pariserin. Da sie in einer multikulturellen Familie und umgeben von Büchern aufwuchs, ist es vielleicht nicht verwunderlich, dass sie sich dem Literaturübersetzen zuwendet, als es darum geht, einen Beruf auszuwählen. Im Januar 2013 tritt sie eine Stelle als Assistentin im Verlag Éditions Cambourakis an und übersetzt parallel dazu Graphic Novels und einen ersten Roman. Auch in Zukunft möchte sie diese beiden sich wunderbar ergänzenden Arbeitsfelder kombinieren.

amandine.schneider@hotmail.com

brennt, Sudabeh Mohafez
Dumont, 2010
208 pages / Seiten (9–13)

i know the pieces fit
'cause i watched them tumble down

schism
tool

Später werde ich wissen, dass vor dem Feuer eine Verpuffung war, kenne jetzt aber dieses Wort noch nicht, höre nur das Geräusch, das es bezeichnet, das gerade so klingt wie das Wort, nämlich: *Puff!*, eindeutig wie: *Puff!* Davon bin ich aufgewacht. Und, sagt der Feuerwehrmann, der junge mit den Kratzern im Gesicht, es ist ein Wunder. Das sagt er. Dass mein Überleben ein Wunder sei und das der Katzen, denn die haben auch überlebt. Und dass das Wunder direkt mit der Verpuffung zu tun habe, das sagt er auch: Hätten Sie die nicht gehört, also, wären Sie von der nicht aufgewacht... Und ich höre die drei Pünktchen so deutlich wie in der Nacht das *Puff!*, nämlich: weil er das Wort nicht sagen möchte. Der junge Feuerwehrmann mit den Kratzern im Gesicht möchte nicht tot sagen.

Dass ich nämlich tot wäre jetzt, also: vorbei, also ein Leichnam oder der verkohlte Rest eines Leichnams, wenn mich die Verpuffung, die Frau Pietzsch beim absichtlichen Anzünden der mit Benzin getränkten Holzwände unbeabsichtigt verursacht hat, wenn sie mich nicht geweckt hätte. Das alles sagt der junge Feuerwehrmann mit den Kratzern im Gesicht, aber er sagt es erst in vier oder fünf Stunden, kurz bevor ein Vogel den Morgen ruft, wenn aus dem Haus nur noch kalter, schwarzer Rauch quillt und ein Gestank von Holzkohle und Chemikalien, wenn vier der fünf Löschzüge aus der gesperrten Wilskistraße wieder abgezogen sind, wenn die Beamten von der Brandkripo, nämlich: es gibt eine Abteilung bei der Kriminalpolizei, die auf Brände spezialisiert ist, wenn die Beamten von der Brandkripo mit gelben Kunststoffhelmen auf den Köpfen das Gelände nach Spuren abgesucht haben, dann wird der junge Feuerwehrmann mit den Kratzern im Gesicht das mit den Pünktchen sagen, aber jetzt ist es noch samtdunkel in der Wohnung und auch draußen. Da ist nur dieses Rauschen, nein: Fauchen. Etwas faucht rauschend durch meine Wohnung. Vor meiner Wohnung?

Traduit de l'allemand par / Aus dem Deutschen von
Amandine Schneider-Depouhon

i know the pieces fit
'cause i watched them tumble down

schism
tool

Plus tard j'apprendrai qu'une déflagration a précédé l'incendie, mais pour l'instant je ne connais pas encore ce mot, j'entends juste le bruit qu'il désigne le souffle qu'il contient : *whoof!* c'est exactement ça, *whoof!* C'est ça qui m'a réveillée. Et, dit le pompier, le jeune au visage éraflé, c'est un miracle. C'est ce qu'il dit. Que c'est un miracle que j'aie survécu, et les chats, car eux aussi ont survécu. Et que ce miracle est dû directement à la déflagration, il dit ça aussi : si vous ne l'aviez pas entendue... si elle ne vous avait pas réveillée... J'entends les trois petits points aussi clairement que le *whoof!* dans la nuit : c'est parce qu'il ne veut pas dire le mot. Le jeune pompier au visage éraflé ne veut pas dire morte.

Qu'en fait je serais morte à l'heure qu'il est : fini, un cadavre, ou plutôt les restes carbonisés d'un cadavre, si la déflagration involontairement provoquée par Mme Pietzsch alors qu'elle mettait volontairement le feu aux murs en bois imbibés d'essence ne m'avait pas réveillée. Voilà ce que dit le jeune pompier au visage éraflé, mais il ne le dira que dans quatre ou cinq heures, juste avant qu'un oiseau n'annonce le lever du soleil, quand de la maison ne s'échapperont plus qu'une noire fumée froide et une odeur de charbon et de produits chimiques, quand quatre des cinq camions de pompiers auront quitté la Wilskistraße barrée par la police, quand les agents de la P.J., parce qu'il y a une division de la police judiciaire spécialisée dans les incendies, quand les agents de la P.J., donc, coiffés de leurs casques en plastique jaune, auront fini de ratisser le terrain à la recherche d'empreintes, c'est à ce moment-là que le jeune pompier au visage éraflé me lancera sa phrase avec les points de suspension, mais pour l'instant règne encore une obscurité veloutée dans l'appartement, et à l'extérieur aussi. Sauf qu'il y a ce grondement, non, ce feulement. Quelque chose feule et gronde dans mon appartement. Devant mon appartement ?

[...]

Ich greife nach dem Wohnungsschlüssel auf dem Flügel, unnütze Bewegung, sinnlos, mechanisch, lasse ihn fallen wie vorher den Hörer, stopfe mit der freien Hand den Geldbeutel in die Hosentasche: Ausweis. Man braucht seinen Personalausweis, wenn man mit der Polizei zu tun hat. Wenn es brennt, kommt nicht nur die Feuerwehr.

Ich kann nicht mehr aufhören zu husten. Mitten im Studio stehe ich mitten im Fauchen und kann keinen Muskel bewegen, nur stehen kann ich und mich umschauen und horchen, lauschen. Um mich das Studio, knistert, rauscht. Ich schließe die Augen. Nicht denken. Nichts denken. Die Augen geschlossen halten, um die Instrumente nicht zu sehen, kein einziges von ihnen, das Mischpult nicht und nicht die Rechner, weder den Apple, noch den alten Atari. Die Augen fest geschlossen halten. Der Kater an meiner Brust schreit. Die Augen öffnen, um ihn anzuschauen. Er streckt den Kopf in Richtung Schlafzimmersbalkon. Dorthin sehen, seinem Blick nachsehen. Kluge Kateridee: da sollten wir hin. Aber immer noch stehe ich und kann keinen Muskel bewegen, und die Dämmkegel an den Wänden schmelzen, schwitzen ätzenden Rauch, und plötzlich höre ich sie wieder: spitze, hohe Katzenrufe von weit her. Meine Beine bewegen sich mit einem Mal wie von selbst: laufen, rennen, aus dem Studio ins Schlafzimmer. Katerkrällchen tief in der Haut über meiner Brust, aber er hat aufgehört zu schreien.

Es ist sehr heiß. Der Ficus neben dem Bett, wie eine Wunderkerze, sprüht Funken. Die Holzwand zwischen dem Bett und dem Draußen, verschwunden. Das Zischen allerletzter Feuchtigkeitsreste in uralten Bodendielen, in den Türrahmen: denkmalgeschütztes altes Haus mit Holzwänden zum Flur, mit Putz aus Lehm und Stroh noch an manchen Stellen. Dann bersten die Scheiben: Als ich die Tür zum Balkon öffne, höre ich die Fensterscheiben in der Küche und im Bad bersten und die Katze schreien auf der anderen Seite des Fauchens.

Meine Wohnung brennt. Ich sage es leise, fast ist es ein Murmeln, spreche dennoch akkurat, überaus exakt: meine Wohnung brennt, stürze auf den Balkon, ziehe die Tür von außen heran, sehe durchs Fenster zurück, und es ist eine Tatsache, dass ich in diesem Moment nachdenke, nämlich: darüber, was dieser Satz bedeutet. Was bedeutet: meine Wohnung brennt? Und was bedeutet: meine Wohnung?

[...]

J'attrape la clé de l'appartement sur le piano à queue, geste inutile, absurde, mécanique, je la laisse tomber comme le combiné juste avant, fourre de ma main libre le portefeuille dans la poche du pantalon : carte d'identité. Il faut avoir sa carte d'identité lorsqu'on a affaire à la police. Quand il y a le feu, il n'y a pas que les pompiers qui rappliquent.

Je ne peux pas arrêter de tousser. Je suis plantée au beau milieu du studio, au beau milieu du feulement et je n'arrive pas à bouger le moindre muscle, j'arrive juste à rester debout, à regarder autour de moi et à tendre l'oreille, à écouter. Autour de moi, le studio. Il crétipe, il gronde. Je ferme les yeux. Ne pas penser. Ne penser à rien. Garder les yeux fermés pour ne pas voir les instruments, aucun d'entre eux, et pas non plus la table de mixage et les ordinateurs, ni le Mac ni le vieil Atari. Garder les yeux bien fermés. Le chat accroché à ma poitrine crie. Ouvrir les yeux pour le voir. Il avance la tête vers le balcon de la chambre à coucher. Regarder dans cette direction, suivre son regard. Pas bête, le chat : c'est là qu'il faut qu'on aille. Mais je reste plantée là sans pouvoir bouger le moindre muscle, les mousses d'isolation des murs fondent, dégagent une fumée corrosive, et soudain je les entends de nouveau : les cris aigus et perçants que pousse la chatte au loin. D'un coup, mes jambes se remettent toutes seules en mouvement : courir, foncer du studio à la chambre. Les petites griffes du chat sont bien plantées dans la peau au-dessus de ma poitrine, mais il s'est arrêté de crier.

Il fait très chaud. Le ficus à côté du lit, tel une bougie magique, fait des étincelles. Le mur en bois qui sépare le lit de l'extérieur, disparu. Le crépitement des derniers restes d'humidité dans les lattes du vieux plancher et dans l'encadrement des portes : une vieille maison classée monument historique, dont les murs donnant sur le couloir sont en bois et portent ici et là des traces de torchis. Voilà que les vitres explosent : alors que j'ouvre la porte qui donne sur le balcon, j'entends les fenêtres de la cuisine et de la salle de bains qui éclatent, et la chatte qui crie de l'autre côté du feulement.

Mon appartement brûle. Je le dis tout bas, presque dans un murmure, et néanmoins ma prononciation est nette et précise : mon appartement brûle, je le répète, me précipite sur le balcon, referme la porte de l'extérieur, regarde à travers la fenêtre et il est vrai qu'à cet instant précis, je réfléchis, je veux dire : je réfléchis au sens de cette phrase. Que signifie au juste : mon appartement brûle ? Et que signifie : mon appartement ?

L'Alpha

Nadia Bouzid

L'auteure / Die Autorin

Nadia Bouzid naît en 1970 à Strasbourg. Elle exerce les métiers de modèle vivant, factrice, professeure de philosophie, gardienne de musée au Louvre et réalisatrice. Son premier roman, *Quand Beretta est morte*, paraît en 2008 chez Grasset, suivi en 2012 par la publication d'un deuxième roman, *L'Alpha*, chez Plon. L'auteure vit aujourd'hui à Paris, où elle poursuit son activité d'écrivain, parallèlement à son emploi aux Archives nationales.

Nadia Bouzid wird 1970 in Straßburg geboren. Sie arbeitet als Kunstmodell, Briefträgerin, Philosophielehrerin, Wächterin im Louvre und Regisseurin. Ihr Debütroman *Quand Beretta est morte* erscheint 2008 bei Grasset. 2012 folgt die Veröffentlichung eines zweiten Romans, *L'Alpha*, bei Plon. Die Autorin lebt heute in Paris, wo sie im Nationalarchiv und als freie Autorin arbeitet.



Hannes Köhler

Le traducteur / Der Übersetzer

Né en 1982 à Hambourg, Hannes Köhler s'installe en 2001 à Berlin, où il entreprend des études d'histoire et de littérature, qu'il poursuit à Toulouse. De 2003 à 2010, il organise diverses lectures et rencontres littéraires à Berlin. En 2009, il obtient une bourse pour l'atelier d'écriture du Literarisches Colloquium Berlin. Son premier roman, *In Spuren*, paraît en 2011 aux Éditions mairisch. Il reçoit des bourses d'écriture de la Fondation Preußische Seehandlung (2013) et de la Fondation Künstlerhaus de Wiedersdorf (2014). Auteur et traducteur indépendant, il vit aujourd'hui à Berlin.

Hannes Köhler, 1982 in Hamburg geboren, zieht 2001 nach Berlin, wo er ein Studium der Geschichte und Literatur aufnimmt und in Toulouse fortsetzt. Von 2003 bis 2010 veranstaltet er in Berlin diverse Lesungen und Literaturbegegnungen. 2009 ist er Stipendiat der Autorenwerkstatt Prosa des LCB. Sein Debütroman *In Spuren* erscheint 2011 im mairisch Verlag. Er ist Stipendiat der Stiftung Preußische Seehandlung 2013 und der Stiftung Künstlerhaus Wiedersdorf 2014. Heute lebt er als freier Autor und Übersetzer in Berlin.

info@hanneskoehler.com

L'Alpha, Nadia Bouzid
Plon, 2012
175 pages / Seiten (7–11)

L'incendie

Maintenant que je sais d'où venait le bruit, je ne comprends toujours pas comment j'ai pu m'y habituer avec autant de facilité. Et encore moins comment je ne me suis pas plus inquiétée une fois qu'il a cessé. Dans mon rêve, il avait commencé par prendre la forme d'une sourde vibration de l'air, au-dessus des rails. Et, en une seconde, le ciel s'est assombri, la sirène a hurlé derrière moi et je n'ai eu que le temps de me jeter sur le bas-côté, pendant que les roues énormes des wagons passaient devant mon visage, dans un fracas de fin du monde.

Je me suis réveillée en sursaut, mais le bruit continuait. Des coups violents et rapprochés qui avaient l'air de sortir des murs.

Et puis, brusquement, plus rien.

Le silence dans mes tympans. C'est alors que je me suis rendu compte que je n'étais pas dans ma chambre. J'ai cru un instant que j'étais passée dans un autre rêve, mais l'odeur de brûlé, au fond de ma gorge, m'a rappelé ce que je faisais là. Toutes les images de la veille se sont enchaînées : la fumée dans l'escalier, les flammes, l'enseigne de L'Alpha qui brillait comme un phare, sa porte vitrée, tapissée de photos de films et d'horaires de séances. Et pour finir, cette maison, collée derrière le cinéma, où la propriétaire de L'Alpha m'avait emmenée.

J'ai respiré lentement pour me calmer et j'ai essayé de me convaincre que les coups n'avaient jamais existé. Le ciel nocturne distillait une lumière jaunâtre. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était. Dans le halo du lampadaire, des flocons de neige tombaient au ralenti, emportés par le vent. En face de moi, le reflet de la lune sur le canal s'étirait contre le mur et changeait de forme au rythme de l'eau. Une voiture est passée, avec un bruit croissant et décroissant de roues sur la chaussée. Mes oreilles et le bout de mon nez étaient froids. J'ai tiré les couvertures par-dessus ma tête.

Il n'y avait rien d'autre à faire que se rendormir.

Quand j'ai rouvert les yeux, plus tard, le ciel était d'un gris crayeux et terne. Je me suis redressée sur un coude et je me suis tournée vers la chambre. Apparemment, j'avais passé la nuit dans une espèce de débarras. Il avait l'air doublement encombré du fait d'une armoire

Der Brand

Bis heute, da ich weiß woher das Geräusch kam, kann ich nicht verstehen, wie ich mich daran so mühelos gewöhnen konnte. Und noch weniger, wie ruhig ich blieb, als es schließlich aufhörte. In meinem Traum war es zuerst eine lautlose Vibration in der Luft über den Schienen. Dann verfinsterte sich schlagartig der Himmel, die Sirene heulte hinter mir und ich konnte mich gerade noch zur Seite werfen, bevor die riesigen Räder der Waggons unter apokalyptischem Lärm an meinem Gesicht vorbeizogen. Ich schreckte aus dem Schlaf hoch, aber es hörte nicht auf. Dicht aufeinander folgendes, heftiges Schlagen schien aus den Wänden zu kommen.

Dann plötzlich – nichts mehr. Stille in meinen Ohren.

Erst jetzt wurde mir bewusst, dass ich nicht in meinem Zimmer war. Für einen Augenblick glaubte ich, in einen anderen Traum geraten zu sein, aber der Geschmack nach Verbranntem tief in meiner Kehle erinnerte mich daran, warum ich hier war. Alle Bilder des Vortages reihten sich auf: der Rauch im Treppenhaus, die Flammen, das Alpha, dessen Schriftzug wie ein Leuchtturm strahlte, sein verglaster Eingang, auf dem überall Filmfotos und Kinoprogramme klebten. Und zum Schluss dieses hinter das Kino geduckte Haus, in das mich die Besitzerin des Alpha gebracht hatte.

Ich atmete langsam, um mich zu beruhigen, und versuchte mich zu überzeugen, dass das Schlagen nie existiert hatte. Der nächtliche Himmel ließ ein gelbliches Licht durch. Ich hatte keine Ahnung, wie spät es war. Im Schein der Straßenlaterne wirbelten Schneeflocken in Zeitlupe. Gegenüber zog sich der Mond auf dem Kanal bis zur Mauer und verformte sich im Rhythmus des Wassers. Ein Wagen fuhr vorbei. Das Geräusch seiner Reifen auf dem Asphalt nahm zu und wieder ab. Meine Ohren und die Nasenspitze waren kalt. Ich zog mir die Decke über den Kopf.

Es blieb nichts zu tun, als weiterzuschlafen.

Als ich einige Zeit später wieder die Augen öffnete, war der Himmel grau geworden, kreidig und fahl. Ich stützte mich auf einen Ellenbogen und wandte mich dem Zimmer zu. Anscheinend hatte ich die Nacht in einer Art Abstellkammer verbracht. Sie wirkte doppelt überfüllt, weil die Kartons und zusammengerollten Teppiche, wüst zwischen gestapelte

à glace qui reflétait tout un fatras de cartons et de tapis roulés, mis là n'importe comment, entre des chaises empilées et un vieux fauteuil club. Tout au fond de ce reflet, à travers la poussière et les piqûres du miroir, j'apercevais le lit : un simple matelas reposant sur un sommier avachi et sans pieds. Et ma propre silhouette, avec mon visage flou et décoloré par cette glace qui en avait vu d'autres.

J'ai repoussé les draps pour me lever. La surface du couvre-lit était vaguement humide. D'ailleurs il régnait ici une odeur de moisI. Lorsque j'ai posé le pied à terre, le plancher a légèrement craqué et ce son minuscule a ricoché sur les murs avant de revenir comme une onde de choc dans ma poitrine. Depuis que je m'étais réveillée, le silence saturait mes oreilles. Il n'avait pas ce caractère ouaté et apaisant des demeures confortables. C'était plutôt le genre de silence qui suit un fracas de verre brisé dans une pièce vide. Un silence désaffecté et glacial, tellement hermétique que je me suis demandé si je n'étais pas toute seule dans cette maison.

J'ai remis mes vêtements de la veille et j'ai posé une main sur la poignée de la porte. Mais la perspective de franchir le seuil ne me rassurait pas. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais trouver de l'autre côté. J'avais forcément pris ce chemin, pourtant je ne gardais aucun souvenir de mon trajet du cinéma à la maison, un peu comme si les flammes de l'incendie m'avaient brouillé la mémoire.

J'ai fini par ouvrir très doucement et j'ai reconnu l'odeur de vieux papier et de poussière que j'avais déjà sentie en passant par là, la nuit d'avant. La lumière du jour, derrière moi, a révélé un couloir tapissé de haut en bas d'étagères croulant sous les livres. Près du plafond, ils disparaissaient dans l'obscurité. Je me suis rapprochée pour mieux voir, mais ni les titres ni les auteurs ne m'étaient connus. On aurait dit des bouquins achetés par lots aux puces et posés là, tels quels, avec leur poussière d'origine.

Il faisait tout aussi froid ici.

[...]

Cet endroit commençait à me faire peur. Je n'aimais pas non plus l'impression que j'avais ressentie en retournant vers l'escalier. Une modification fugitive de la qualité du silence, un changement de densité dans le mur, quelque chose de presque impossible à décrire, mais qui m'a fait hâter le pas et descendre les marches sur la pointe des pieds, en blindant mon dos contre tous les dangers réels ou imaginaires qui pouvaient me menacer.

Stühle und einen alten Klubsessel gestopft, sich in der Tür des Kleiderschranks spiegelten. Ganz hinten in diesem Bild, durch den Staub und die Flecken auf der Scheibe, erblickte ich das Bett: eine einfache Matratze auf einem ausgeleierten Lattenrost, kein Gestell. Und mich, ein farbloses und verschwommenes Gesicht in diesem Spiegel, der schon viel gesehen hatte.

Ich schob das Bettzeug zurück. Die Oberfläche der Tagesdecke war klamm, und ein Modergeruch lag in der Luft. Als ich meinen Fuß aufsetzte, knackten die Dielen leise, und dieses winzige Geräusch prallte von der Wand ab und kehrte als Schockwelle in meinen Brustkorb zurück. Seit ich erwacht war, drückte mir die Stille auf die Ohren. Ihr fehlte das Weiche und Beruhigende eines gemütlichen Zuhauses. Es war eher jene Art Stille, die dem Zersplittern eines Glases in einem leeren Zimmer folgt. Unbehaut, eisig und so hermetisch, dass ich mich fragte, ob ich vielleicht ganz alleine in diesem Gebäude war.

Ich zog die Kleider vom Vortag an und legte die Hand auf den Türknauf. Aber die Vorstellung, die Schwelle zu überschreiten, war auch nicht verlockend. Ich hatte keine Ahnung, was ich auf der anderen Seite finden würde. Ich musste hier bereits entlang gekommen sein, obwohl ich mich an den Weg vom Kino bis ins Haus nicht erinnern konnte, fast so, als hätte der Rauch des Feuers meine Erinnerung vernebelt.

Schließlich öffnete ich behutsam die Tür und erkannte den Geruch nach altem Papier und Staub wieder, den ich hier schon in der vergangenen Nacht gerochen hatte. Das Tageslicht hinter mir offenbarte einen Flur voller Regalwände, die sich unter Büchern bogen. An der Decke verschwanden sie im Dunkeln. Ich trat näher, um besser sehen zu können, aber weder Titel noch Autoren sagten mir etwas. Es sah nach alten, auf dem Flohmarkt meterweise erworbenen Schmökern aus, die dort ungelesen hingestellt worden waren, inklusive Staub.

Hier war es genauso kalt.

[...]

Dieser Ort machte mir langsam Angst. Und ich verspürte ein unangenehmes Gefühl, als ich mich der Treppe zuwandte. Eine flüchtige Schwankung in der Art der Stille, eine Veränderung in der Dichte der Mauer: schwer zu beschreiben, was es war, aber es ließ mich meine Schritte beschleunigen und die Stufen auf Zehenspitzen hinabsteigen. Gegen alle Bedrohungen, ob real oder eingebildet, spannte ich meinen Rücken an.

La Femme de l'Allemand

Marie Sizun

L'auteure / Die Autorin

Marie Sizun naît en 1940 d'une mère maniaco-dépressive, comme celle de la protagoniste de *La Femme de l'Allemand*. Après avoir travaillé comme professeure en France, en Allemagne et en Belgique, elle vit depuis 2011 en tant qu'auteure à Paris. En 2008, *La Femme de l'Allemand* lui vaut le Grand Prix des lectrices de ELLE. Dans ce roman – le second de ses sept publications –, la perspective à la deuxième personne du singulier, la narration au présent et l'alternance entre une langue directe et une langue littéraire travaillée, ébranlent le lecteur.

Marie Sizun wird 1940 geboren und wie im Roman *La Femme de l'Allemand* leidet ihre Mutter unter einer bipolaren Störung. Zunächst arbeitet sie als Lehrerin in Frankreich, Deutschland und Belgien, seit 2001 lebt sie als Schriftstellerin in Paris. Mit *La Femme de l'Allemand* gewinnt sie 2008 den Grand Prix des lectrices ELLE. In diesem Roman – ihrem zweiten von bis jetzt insgesamt sieben – erzeugen die Du-Perspektive, die Präsens-Erzählung und das Spannungsfeld zwischen unmittelbarer und literarisch gestalteter Sprache einen starken Sog.



Christel Kröning

La traductrice / Die Übersetzerin

Christel Kröning est née en 1987 à Duderstadt. En 2006, elle s'installe à Düsseldorf, pour étudier la traduction littéraire (français et anglais) à l'Université Heinrich Heine. Elle travaille à son compte depuis 2012. À ce jour, ses activités de traduction vont de textes de sciences humaines et sociales, en passant par des newsletters et des brochures de marketing, jusqu'à une contribution à divers ouvrages, dont un livre sur le design scandinave (*SKAN GRAFIK* d'Andre Konrad) et une anthologie de nouvelles franco-canadiennes (*Seuils/Schwellen*, sous la direction de Felix Mayer et Mona Wodsak).

Christel Kröning wird 1987 in Duderstadt geboren. 2006 zieht sie nach Düsseldorf und studiert dort an der Heinrich-Heine-Universität Literaturübersetzen (Französisch und Englisch). Seit 2012 arbeitet sie freiberuflich. Ihre bisherige Übersetzungstätigkeit reicht von geistes- und sozialwissenschaftlichen Texten über Newsletter und Marketingbroschüren bis hin zur Mitarbeit an einem Buch über skandinavisches Design (*SKAN GRAFIK* von Andre Konrad) und einer Anthologie frankokanadischer Kurzgeschichten (*Seuils/Schwellen* von Felix Mayer und Mona Wodsak [Hrsg.]).

kontakt@christelkroening.de

La Femme de l'Allemand, Marie Sizun

Arléa, 2007

250 pages / Seiten (11–12, 39–40, 165–167)

Aujourd'hui, tu peux seulement essayer d'imaginer ce qui s'était passé. Peut-être qu'elle s'était mise à chanter, comme cela arrivera après, bien après, de cette voix terrible que tu lui entendras un jour à nouveau, cette voix lourde, brutale comme une voix d'homme, cette voix inconnue, si différente de la sienne, celle que tu connaissais bien, légère, argentine, douce et familière ; peut-être qu'elle t'avait soudain tirée trop fort par la main, t'avait entraînée si rudement, si violemment, qu'elle t'avait fait mal : et, en levant les yeux sur elle, tu lui avais découvert ce visage effrayant, ce regard jamais vu, ce regard d'ailleurs, ce regard que, jamais, plus tard, quand il reviendra, quand tu le retrouveras, tu ne pourras soutenir sans effroi. Pourtant, alors, tu seras habituée ; tu sauras. Tandis que ce jour-là, le jour de la petite route, c'était la première fois. La toute première fois.

Elle était *malade*, comme dirait pudiquement la famille, ses parents, sa tante. Comme diraient les gens. Tu l'entendrais souvent, cette drôle d'expression. Étrange maladie, en vérité, qui allait et venait, disparaissait, reparaissait, avait ses sommets et ses rémissions. Se faisait oublier. Revenait. Une maladie à éclipses. Une maladie à répétition. Une maladie à surprises. Une maladie sur le nom de laquelle, à l'époque, on hésitait. Une maladie qui faisait honte. Une maladie qui faisait peur.

Ça avait commencé, paraît-il, avec le départ de l'Allemand.

L'Allemand, c'était ton père ; tu ne lui connaîtras pas d'autre nom.

[...]

Tant de choses comme cela que tu ignores. Que tu devines vaguement. Des choses qui sont là. Qui te frôlent, cachées dans l'ombre, mais si denses que tu en éprouves la secrète présence, comme une menace.

De la guerre, cette guerre que tu n'as pas connue, qui venait de se terminer quand tu es née, longtemps tu ne sais rien. Rigoureusement rien.

Tu as cinq ans. On est en 1950. La guerre, pour toi, c'est juste un mot que tu entends souvent, un mot qui a l'air de cacher des choses terribles, mais qui te sont obscures. Il survient chez Henri et Maud ; tu le surprends dans la rue, chez les commerçants. De la guerre, Fanny, si prolixe sur d'autres sujets, ne parle jamais.

Pourtant, un jour, parce que tu veux savoir, parce que tu lui poses des questions, elle te

H eute kannst du nur versuchen, dir vorzustellen, was damals passiert war. Vielleicht fing sie an zu singen, so wie sie auch später, viel später, wieder singen würde, mit dieser furchtbaren Stimme, die du eines Tages wieder hören würdest, mit dieser schwerfälligen, brutalen Stimme, einer Männerstimme, ganz anders als ihre eigene leichte, sanfte, klingende Stimme, die dir so vertraut war. Vielleicht zog sie dich plötzlich zu sehr an der Hand, riss dich so grob und heftig mit, dass es dir wehtat. Und dann, als du zu ihr hoch schautest, entdecktest du ein erschreckendes Gesicht, einen völlig fremden Blick, einen Blick aus weiter Ferne. Einen Blick, der dich auch später, wenn er dir wieder begegnete, mit Entsetzen erfüllen würde. Dann allerdings würdest du dich an ihn gewöhnt haben, du würdest Bescheid wissen. An jenem Tag jedoch, an dem Tag auf der Landstraße, sahst du ihn zum ersten, zum allerersten Mal.

Sie war *krank*, so hieß es schamhaft in der Familie, bei ihren Eltern und ihrer Tante. So hieß es auch bei anderen Leuten. Diesen eigenartigen Ausdruck würdest du noch oft hören. Eine sonderbare Krankheit war das, die kam und ging, verschwand, wieder auftauchte, die schlimmere und bessere Phasen hatte. Vergessen werden konnte. Wiederkehrte. Eine Krankheit mit blinden Flecken. Eine Krankheit mit Wiederholungen. Eine Krankheit mit Unwägbarkeiten. Eine Krankheit, deren Namen man damals noch mit Zögern aussprach. Eine Krankheit, für die man sich schämte. Eine Krankheit, vor der man Angst hatte.

Angefangen hatte es anscheinend damit, dass der Deutsche fortgegangen war.

Das war dein Vater. Der Deutsche. Einen anderen Namen hattest du für ihn nicht.

[...]

So vieles, was du nicht weißt. Was du nur vage errätst. Dinge, die da sind. Die dich streifen, im Schatten verborgen, aber so greifbar, dass du dich von ihrer lauernden Gegenwart bedroht fühlst.

Vom Krieg, diesem Krieg, den du nicht miterlebt hast, der gerade vorbei war, als du geboren wurdest, erfährst du lange nichts. Rein gar nichts.

Du bist fünf Jahre alt. Es ist 1950. Der Krieg ist für dich nur ein Wort, das du oft hörst, ein Wort, hinter dem sich anscheinend Schrecken verbergen. Aber für dich bleiben sie im Dunklen. Manchmal fällt es bei Henri und Maud, oder du schnappst es in der Stadt auf, in den Läden. Fanny, sonst so gesprächig, redet nie über den Krieg.

donne quelques explications. À sa manière. Elle te dit que les Allemands avaient envahi la France, ma chérie, que ça avait été terrible, qu'il y avait eu beaucoup de morts, et chez nous et chez eux ; qu'à cause de la guerre c'était interdit d'avoir un amoureux allemand, ces années-là ; que, si ça arrivait, cette chose-là, les gens vous détestaient ; vous punissaient. Qu'elle l'avait fait quand même. Elle te raconte que, lorsque Maud et Henri l'avaient appris, que leur fille chérie aimait un Allemand, il y avait eu une scène effroyable. Qu'ils l'avaient enfermée. Elle rit. Qu'elle s'était sauvée. Qu'elle l'avait retrouvé, lui, cet homme-là. Celui qui serait ton père. Que c'est pour ça que ses parents sont fâchés avec elle, même si, maintenant, il est mort. Même si maintenant la guerre est finie.

Elle n'en dit pas davantage. Elle cesse de raconter. Et à toi aussi cela suffit. Pour le moment.
[...]

L'endroit du monde où tu voudrais le plus aller, c'est Heidelberg. Un jour, autrefois, Fanny t'avait dit – peut-être aviez-vous rencontré le mot dans une histoire – que ton père avait fait ses études à Heidelberg. Tu n'as pas oublié. Heidelberg. Ce nom t'est musical.

Dans un livre, tu vois qu'il y a, sur la montagne, un vieux château, avec des remparts moyenâgeux, un chemin de ronde, au-dessus d'une ville aux maisons roses et grises ; des ruelles étroites qui s'en vont en tournant ; il passe là une mince rivière qu'enjambent des ponts minuscules ; elle borde des cabarets aux fenêtres à petits carreaux dorés.

Un jour, peut-être, il t'emmènera là-bas.

Il sera étonné de voir comme tu parles bien. Étonné de ta prononciation. Du bleu de tes yeux. De tes cheveux pâles. Il verra à quel point tu es sa fille. *Seine Tochter*. Il dira que tu es sa Lorelei. Son enfant chérie.

Tu bats la campagne. Tu sais bien que ton père est mort.

[...]

Tu retrouves de vieux journaux ; des photos de l'Occupation. Tu regardes attentivement le visage des jeunes soldats allemands. Ceux qui sont beaux et qui ont l'air gentil. Tu te dis que ce pourrait être celui-ci, ou celui-là.

Tu en élis un. Pour un temps, il sera l'Allemand.

Tu découpes le petit carré de papier jauni où s'inscrit son visage. Tu le caches dans ta trousse d'école. Il est partout avec toi.

Au fond, c'est toi, maintenant, la femme de l'Allemand.

Doch eines Tages, weil du es wissen willst, weil du ihr Fragen stellst, erklärt sie es dir ein bisschen. Auf ihre Art. Dass die Deutschen in Frankreich einmarschiert waren, mein Schatz, dass das schrecklich war, dass es viele Tote gab, bei ihnen und bei uns, dass es in dieser Zeit wegen des Krieges verboten war, mit einem Deutschen zusammen zu sein, dass die Leute einen für so was hassten, einen bestrafen. Dass sie es trotzdem getan hat. Sie erzählt dir, dass es einen fürchterlichen Streit gab, als Henri und Maud erfuhren, ihre geliebte Tochter hatte sich mit einem Deutschen eingelassen, dass die beiden sie im Zimmer einsperren. Sie lacht. Dass sie ihnen weglief. Dass sie sich wieder mit ihm traf, mit diesem Mann. Diesem Mann, der dein Vater sein würde. Sie sagt, dass die Eltern ihr deshalb böse sind, sogar jetzt noch, da er tot ist. Sogar jetzt noch, da der Krieg vorbei ist. Mehr sagt sie nicht. Sie hört auf zu erzählen. Und für dich ist es auch genug. Erst einmal.
[...]

Auf der ganzen Welt gibt es einen Ort, wo du unbedingt hin willst: Heidelberg. Fanny erzählte dir früher einmal – vielleicht wart ihr in einer Geschichte auf den Namen dieser Stadt gestoßen –, dass dein Vater in Heidelberg studiert hat. Das hast du nicht vergessen. Heidelberg. Dieses Wort ist Musik in deinen Ohren.

Du entdeckst in einem Buch, dass dort ein Schloss auf einem Berg steht, mit einer mittelalterlichen Befestigungsmauer, einem Wehrgang. Darunter eine Stadt mit rötlichen und grauen Häusern, Lokale mit kleinen gelben Fenstern, schmale, verwinkelte Gassen. Brücken spannen sich über einen Fluss.

Vielleicht nimmt er dich eines Tages dorthin mit.

Er wird erstaunt sein, wie gut du Deutsch kannst. Erstaunt über deine Aussprache. Über das Blau deiner Augen. Über deine hellen Haare. Er wird sehen, wie sehr du seine Tochter bist. „Meine Tochter“. Er wird sagen, dass du seine Loreley bist. Sein geliebtes Kind.

Du baust dir Luftschlösser. Du weißt doch, dass dein Vater tot ist.

[...]

Du findest alte Zeitungen, Fotos aus der Besetzungszeit. Eingehend betrachtest du die Gesichter der jungen deutschen Soldaten. Der Schönen und der Freundlichen unter ihnen. Er könnte einer von ihnen sein. Vielleicht der, oder der.

Du wählst einen von ihnen aus. Er wird bis auf weiteres der Deutsche sein.

Du schneidest das vergilzte Stückchen Papier heraus, das sein Gesicht zeigt, und verstckst es in deinem Federmäppchen. So ist er immer bei dir.

Im Grunde bist du jetzt selbst die Frau des Deutschen.

Les Coups

Jean Meckert

L'auteur / Der Autor

Jean Meckert naît en 1910 à Paris, où il meurt en 1995. Il passe une partie de son enfance dans un orphelinat et travaille à l'usine dès l'âge de treize ans. Il devient un auteur de polars reconnu, sous le pseudonyme de Jean Amila. Mais sous sa plume naissent également de nombreux textes exprimant une critique sociale, à l'instar de son premier roman, *Les Coups* (paru en 1942 chez Gallimard), qui enthousiasme grandement Gide et Queneau. Sur un ton extrêmement énergique, il raconte ici l'histoire d'un ouvrier modeste, que les circonstances transforment en mari violent.

Jean Meckert wird 1910 in Paris geboren und stirbt dort 1995. Einen Teil seiner Kindheit verbringt er im Waisenhaus, im Alter von 13 Jahren arbeitet er bereits in einer Fabrik. Unter dem Pseudonym Jean Amila schreibt er Kriminalromane, die rasch Anklang finden. Aus seiner Feder stammen aber auch viele sozialkritische Romane, wie etwa sein 1942 bei Gallimard erschienenes Erstlingswerk *Les Coups*, das bei Gide und Queneau auf große Begeisterung stößt. In einem höchst eigenwilligen Ton wird hier die Geschichte eines einfachen Arbeiters erzählt, den die Umstände zu einem gewalttätigen Ehemann machen.



Paulina Nuss

La traductrice / Die Übersetzerin

Paulina Nuss est née en 1988 à Nijnevartovsk, en Russie. Elle étudie la traduction et l'interprétariat à Germersheim, Leipzig et Paris. Tour à tour, elle sert d'interprète à des cuisiniers et des plombiers lors d'échanges franco-allemands pour jeunes apprentis, enseigne l'anglais au Yingtan College en Chine, assure l'interprétariat dans des festivals. Elle participe à la traduction de *Sans attendre Godot*, roman policier de Jean Amila, paru en Allemagne aux Éditions Conte en 2010. De nouveaux projets de traduction sont en cours.

Paulina Nuss wird 1988 im russischen Nischnewartowsk geboren. Sie studiert Übersetzen und Dolmetschen in Germersheim, Leipzig und Paris. Bei deutsch-französischen Lehrlingsaustauschen dolmetscht sie für Köche und Klempner, gibt am chinesischen Yingtan College Englischunterricht, dolmetscht bei Festivals. Unter dem Titel *Auf Godot wartet keiner* erscheint 2010 im Conte Verlag ein Kriminalroman von Jean Amila, an dessen Übersetzung sie mitwirkt. Weitere Übersetzungsprojekte sind in Planung.

nuss_paulina@yahoo.de

Les Coups, Jean Meckert
Gallimard, 1942
288 pages / Seiten (9–15)

J 'avais été m'asseoir ce jour-là, tout seul sur la berge, comme un pêcheur, avec les pieds au-dessus de la flotte. Je n'avais pas peur pour mon pantalon ; impossible de le salir davantage, ça j'en étais certain. C'était d'ailleurs à peu près la seule chose dont j'étais certain et encore, pas tout à fait, vu que j'évitais de poser mes fesses dans une flaque d'huile. Je regardais l'eau couler, juste devant moi. Ça me faisait comme un lavage de cerveau. Elle devait être plus amère en aval, la flotte.

De temps en temps, il y avait un convoi de péniches qui passait. Des vieilles carnes juste bonnes à couler pour obstruer une rivière. Elles étaient tirées par des remorqueurs avec la cheminée qui se baisse pour passer sous les ponts, de ces espèces d'îlots rampant et crachant une fumée noire.

Ça m'amusait tout ça, ou plutôt ça me meublait, ça me donnait de la consistance.

[...]

Un pêcheur est venu s'asseoir tout près et j'ai compris qu'il ne fallait plus troubler le poisson avec mes cailloux.

« Bonjour ! qu'il m'a fait, jovial.

– Bonjour !

– Beau temps !

– Oui, il pourrait faire plus mauvais. »

Il a arrangé tout son matériel à trois mètres de moi. C'était un bon vieux, à la bonne franquette, pas fier du tout. Il m'a raconté que ce n'était pas un si mauvais coin, qu'il y venait tous les jours mais qu'il n'avait pas pu venir plus tôt, rapport à sa fille qui était venue le voir...

On se contentait tous les deux, on banalisait, il m'ouvrait ses tréfonds en piquant un ver de vase, pas difficile du tout sur le choix des mots comme des oreilles.

Vite un peu sur la politique :

« Les ministres, qu'il me disait placidement, on commence par les foutre à l'eau. Comme ça, hop ! Et puis ensuite on met au pouvoir les honnêtes gens ! Pas des politiciens, Monsieur, des honnêtes gens ! Et puis les autres on les fusille, à droite comme à gauche, il faut être juste. Les étrangers, on les refoule. Les journalistes, on les fout en prison. Les gros, on les envoie au bagne ! À bas la guerre civile ! C'est pas votre avis ? »

A n dem Tag bin ich mich ans Ufer setzen gegangen, ganz allein, wie ein Fischer mit den Füßen überm Nassen. Ich hatte keine Angst um meine Hose; noch dreckiger konnte sie nicht werden, da war ich mir sicher. Das war aber auch ungefähr das einzige, bei dem ich mir sicher war, und selbst das nicht ganz. Immerhin achtete ich darauf, meinen Hintern nicht in eine Ölpfütze zu setzen. Ich guckte mir das vorbeifließende Wasser an. Das war wie eine Gehirnwäsche für mich. Flussabwärts war die Brühe bestimmt bitterer. Ab und an zog eine Bootskolonne vorbei. Alte Lastkähne, die Steine oder Kohle transportierten, Rostwannen, die nur noch dazu gut waren, abzusaufen und den Fluss zu verstopfen. Sie wurden gezogen von Schleppern mit Schloten, die sich unter Brücken wegduckten, von so kleinen dahinschleichenden Inselchen, die schwarzen Rauch spuckten.

Das alles fand ich ganz spaßig oder besser, es füllte die Leere, es gab mir Substanz.

[...]

Ein Angler kam und setzte sich ganz in die Nähe, und es war klar, dass ich jetzt aufhören musste, die Fische mit meinen Kieseln zu verscheuchen.

„Tag!“, sagt er gut gelaunt.

„Tag!“

„Schönes Wetter!“

„Ja, war schon schlechter.“

Drei Meter entfernt baute er seine ganze Ausrüstung auf. Das war ein guter alter Kerl, ehrliche Haut, kein bisschen von oben herab. Er erzählte mir, das Plätzchen hier wär gar nicht so übel, er käme jeden Tag hierher, hätte heute aber nicht früher kommen können von wegen seiner Tochter, die hätte ihn besucht...

Wir kamen ganz gut klar, wir beiden. Wir banalisierten vor uns hin und beim Madenaufpieken breitete er sein Innerstes vor mir aus, kein bisschen wählerisch mit Worten oder Zuhörern.

Und jetzt eine Runde Politik: „Die Minister“, sagt er seelenruhig, „die schmeißen wir erst mal ins Wasser. Zack, so! Tja und dann bringen wir den kleinen Mann an die Macht! Keine Politiker, Monsieur, sondern den kleinen Mann! Und die anderen erschießen wir, rechts wie links, da muss man schon gerecht sein. Die Ausländer lassen wir gar nicht erst rein. Die Journalisten kommen hinter Gitter. Die Fetten stecken wir ins Zuchthaus! Nieder mit dem Bürgerkrieg! Finden Sie nicht auch?“

On ne peut pas rigoler tout le temps. Il m'a fallu bientôt le quitter pour aller du côté de la rue du Croissant.

[...]

Il y avait beaucoup de monde sur les boulevards. Tout ça se promenait comme moi. Il y avait aussi beaucoup de femmes et des belles, mais je me sentais vraiment trop miteux, je n'osais rien leur dire. J'admirais en silence, froid comme un pur amateur, je les détaillais une à une, et morceau par morceau. Ce n'était pas le choix qui manquait. Il y en avait trop, même, je m'empêtrais, je trébuchais sur chacune, des solides jusqu'aux petites nerveuses, en passant par les grasses et molles sur lesquelles on a envie de se laisser tomber comme sur un édredon.

Printemps, tout était bon, rien n'était pour moi !

On a comme ça des fringales. On boufferait n'importe quoi, mais on ne peut rien acheter. Je connaissais ça un peu moins que vaguement. J'y étais même plutôt habitué et pour suivre le conseil d'un robuste penseur, pour ne pas sombrer dans la neurasthénie, j'épongeais la vie au fur et à mesure qu'elle s'écoulait, seconde par seconde.

Mais ce soir-là elle demandait à s'évader, la vie. Elle sortait à flots, comme le sang d'une artère rompue, je n'avais plus d'éponge, ça me dépassait, j'étais tout près de recommander l'aventure à tout le monde, avec des projets et des souvenirs, ces deux pôles, et des instants qu'on décolle avec peine d'un côté pour les recoller de l'autre.

Toutes mes sales idées de quand j'étais jeune, ça me revenait d'un coup. Tout mon enthousiasme, toutes mes folies, mon ambition et mes aspirations épataantes et incontrôlées...

Pourtant je me raisonnais, je n'étais plus jeune, c'était loin tout ça, maintenant j'allais sur ma vingt-sixième année, il y avait beau temps que j'étais un apprenti vieillard. Je ne demandais pas à vivre, j'avais déjà vécu, j'étais déjà usé par la misère. Ça me plaisait maintenant ma vie de tous les jours, soutenue par l'allocation. Il n'y avait rien de mieux. Je me couchais tôt, je me levais tard, je n'avais pas à m'esquinter du tout, je croquais à peine, je vivais comme à regret, à tout petits coups. [...]

J'avais honte aussi. Mais vraiment férolement, pas du tout comme d'habitude. Il y avait un changement. J'étais content et puis ça me donnait le cafard. Une soirée pas comme les autres. [...]

Au matin je n'avais pas fermé l'œil et j'en étais déjà à prendre des résolutions viriles. C'était bien fini, ce coup-là, j'entrais pour de bon dans la vie. Je n'avais rien du vagabond. Je pouvais même être quelqu'un de soigné. Et puis avoir une femme à moi, et on verrait après !

Das Leben ist nicht immer nur Vergnügen. So langsam musste ich los Richtung Rue du Croissant. [...]

Auf den Boulevards waren viele Leute unterwegs. Man ging spazieren, so wie ich. Frauen waren auch viele dabei, sogar schöne, aber ich fühlte mich einfach zu schäbig, ich traute mich nicht, sie anzusprechen. Ich bewunderte sie im Stillen, kühl wie ein echter Kunstliebhaber: Ich musterte eine nach der anderen, Stück für Stück. An Auswahl mangelte es nicht gerade. Es gab schon fast zu viel davon, ich verfing mich, blieb an jeder einzelnen hängen, von den Stattlichen bis hin zu den kleinen Sehnigen, über die Molligen, Schmiegsamen, auf die man sich am liebsten fallen lassen würde wie auf ein Federbett.

Frühling, alles war gut und nichts davon für mich!

Manchmal kommt einem der Heißhunger. Da könnte man alles Mögliche runterschlingen, kann sich aber nichts leisten. Das war mir nicht ganz unbekannt. Ich war sogar ziemlich daran gewöhnt, und um den Rat eines robusten Denkers zu befolgen und nicht ins Apathische zu verfallen, sog ich das Leben auf wie ein Schwamm, jede Sekunde, jeden Tropfen, grad so wie es kam.

Aber an diesem Abend wollte das Leben unbedingt ausbrechen. Es floss in Strömen wie das Blut aus einer geplatzten Arterie, mein Schwamm war voll, das war mir zu viel, ich stand kurz davor, mich wieder in das Abenteuer des normalen Lebens zu stürzen, wo man einerseits Pläne hat und andererseits Erinnerungen und lauter Momente, die man mühsam irgendwo abreißt, um sie woanders wieder festzuheften.

Der ganze Dreck, an den ich in meiner Jugend glaubte, kam auf einmal wieder hoch.

Meine ganze Begeisterung, mein ganzer Irrsinn, mein Ehrgeiz, meine umwerfenden und unkontrollierten Hoffnungen...

Aber ich nahm mich wieder zusammen, schließlich war ich nicht mehr jung, das alles war ewig her, ich ging auf die 26 zu, schon lange ein Altlehrling. Ich wollte nichts vom Leben, ich hatte schon gelebt, das Elend hatte mich schon verbraucht. Mit der Stütze von der Fürsorge gefiel mir mein Alltag jetzt ganz gut. Es gab nichts Besseres. Ich ging früh schlafen und stand spät auf, brauchte mich kein bisschen abrackern, zu verdauen hatte ich kaum was, ich lebte, als würde ich es gar nicht wollen, auf ganz kleiner Flamme. [...]

Und dann schämte ich mich auch wieder, fürchterlich schämte ich mich, kein bisschen wie sonst. Etwas war anders. Ich war glücklich, aber auch geknickt. Ein besonderer Abend. [...] Morgens hatte ich immer noch kein Auge zugedrückt und war schon dabei, männliche Vorsätze zu fassen. Schluss und vorbei, diesmal stieg ich endgültig wieder ein ins Leben. Ich war kein bisschen Vagabund. Ich konnte sogar jemand recht Ordentliches sein. Dazu noch eine Frau ganz für mich, und dann mal sehen!

Quai des enfers

Ingrid Astier

L'auteure / Die Autorin

Ingrid Astier est née en 1976. Elle vit actuellement à Paris, juste en face de la Seine, grande source d'inspiration pour elle. En 2010, elle se lance dans le roman policier avec *Quai des enfers*, qui rencontre un succès immédiat auprès du public et de la presse grâce à sa richesse linguistique et son regard novateur sur la Seine et ses anges-gardiens, qu'ils soient civils ou policiers. Elle remporte de nombreux prix et devient la marraine de la brigade fluviale parisienne. En 2013 paraît *Angle Mort*, nouvelle enquête à suspense pour l'équipe de *Quai des enfers*.

Ingrid Astier wird 1976 geboren. Heute lebt sie in Paris, direkt an der Seine, die ihr als Inspirationsquelle dient. 2010 debütiert sie mit *Quai des enfers* in der Kriminalliteratur und begeistert sofort Publikum und Presse mit ihrer sprachlichen Bandbreite und ihrem ungewöhnlichen Blick auf die Seine und ihre zivilen und polizeilichen Beschützer. Sie erhält zahlreiche Preise und wird zum Ehrenmitglied der Pariser Flusspolizei ernannt. 2013 erscheint mit *Angle mort* ein weiterer spannender Fall für das Ermittlerteam aus *Quai des enfers*.



Katrin Segerer

La traductrice / Die Übersetzerin

Katrin Segerer est née en 1987. Son enthousiasme pour les langues et la littérature la conduit à Düsseldorf, où elle étudie la traduction littéraire. Elle participe à des ateliers de traduction et de sous-titrage, vit et travaille en Angleterre et en France, et traduit une nouvelle franco-canadienne pour une anthologie. Diplôme en poche, elle effectue un stage chez l'éditeur Schöffling & Co. Aujourd'hui traductrice indépendante depuis le français et l'anglais à Düsseldorf, elle travaille à la traduction en allemand d'un roman français pour l'éditeur carl's books.

Katrin Segerer wird 1987 geboren. Ihre Begeisterung für Sprache und Literatur führt sie nach Düsseldorf, wo sie Literaturübersetzen studiert. Sie nimmt an Übersetzungs- und Untertitelungswerkstätten teil, lebt und arbeitet in England und Frankreich und übersetzt eine franko-kanadische Kurzgeschichte für eine Anthologie. Nach ihrem Abschluss absolviert sie ein Verlagspraktikum bei Schöffling & Co. Heute arbeitet sie als freie Literatur- und Fachübersetzerin für Französisch und Englisch in Düsseldorf und überträgt einen französischen Roman für carl's books ins Deutsche.

anfrage@ks-uebersetzung.de

Quai des enfers, Ingrid Astier
Gallimard, 2010
496 pages / Seiten (346–351)

Chapitre XLII

Dans un mouvement qui tenait de la précipitation et de la rage, Jo avait sauté dans un hélicoptère, jusqu'à Nantes. Les horaires du bateau et du TGV ne coïncidaient pas. Il avait voyagé pendu au téléphone avec la Crime, à jurer dès que la conversation coupait. Alors, il donnait des coups de pieds dans le strapontin de la passerelle, déversant toutes les injures qui lui bombardaient l'esprit. Il avait beau être policier, le contrôleur le guettait du coin de l'œil. Quand le signal restait désespérément plat, Jo en venait presque à gémir. S'il avait pu, il aurait poussé le train. Il sentit ses nerfs à vif. Une femme passa et, le voyant trépigner, lui demanda si les toilettes étaient libres. Il faillit lui dire d'aller se faire foutre. Il était ailleurs et ne pouvait qu'y rester. Cela s'appelait l'obsession. Adoptant malgré lui l'air le moins sociable du monde, il regarda disparaître la chevelure aux racines décolorées sans plus un mot. L'avantage de la mauvaise humeur. Jo essaya de faire le vide dans sa tête. Putain, depuis le temps qu'il répétait qu'on ne devait fermer aucune porte ! Maintenant, il fallait repartir de zéro, tout reprendre du début et reconnaître simplement, humblement, qu'ils s'étaient trompés. Où est-ce que ça foirait bordel ?

Troppman avait tué Kéa.

Troppman était mort, massacré à sa demande par Tricky.

Quel carrefour avaient-ils raté ? [...]

Ne voyant toujours pas les barrettes de réception réapparaître, Jo crut qu'il allait exploser le téléphone contre la vitre. Qu'est-ce qu'il foutait en vacances, loin du quai des Orfèvres, tandis que les autres avaient les mains dans le sang ? Il ne pouvait renifler la scène à chaud : voilà ce qui le mettait hors de lui.

Taureau écumant, il martelait le sol pour maudire son enfermement dans une cage roulante. Plus que jamais, il fallait que la méthode prime sur l'engouement, le raisonnement froid sur l'euphorie. Il se concentra pour cerner où ils s'étaient berlurés comme des enfants de chœur...

Le contrôleur procéda à une annonce : le simple grésillement arracha à Jo des souffles furieux. La voix, qui roulait des *r* comme du papier Job, communiqua sans s'attendrir un

Kapitel XLII

In grimmiger Hast war Jo in einen Helikopter nach Nantes gesprungen; die Fahrpläne von Fähre und TGV hatten natürlich nicht zueinander gepasst. Im Zug hing er die ganze Zeit am Telefon mit der Kriminalbrigade und fluchte jedes Mal lautstark, wenn die Verbindung abbrach. Dann bearbeitete er den Klappesitz am Ende des Waggon mit den Füßen und bombardierte ihn mit allen Beleidigungen, die ihm durch den Kopf schossen. Polizist hin oder her, der Schaffner behielt ihn im Auge. Und wenn der Handyempfang komplett weg war, flippte Jo fast aus. Am liebsten hätte er den Zug angeschoben. Seine Nerven lagen blank. Eine Frau drängte sich an ihm vorbei und fragte, als sie ihn ungeduldig von einem Fuß auf den anderen treten sah, ob die Toilette besetzt sei. Beinahe wäre ihm herausgerutscht, sie solle sich verpissen. Seine Gedanken waren schon ganz woanders und kamen von dort nicht los. Klarer Fall von Besessenheit. Er warf ihr einen stummen Mörderblick zu und sah prompt nur noch ihren Hinterkopf mit dem herausgewachsenen Haaransatz. Schlechte Laune hatte auch ihre Vorteile. Jo versuchte, den Kopf freizubekommen. Verdammt nochmal, er predigte doch immer, man dürfe keine Möglichkeit ausschließen! Jetzt hieß es wieder bei Null anfangen, den Fall neu aufrollen und sich ganz einfach, ganz demütig eingestehen, dass sie falsch gelegen hatten. Wo war der Scheißfehler?

Troppman hatte Kéa ermordet.

Troppman war tot, auf eigenen Wunsch von Tricky abgeschlachtet.

An welcher Stelle hatten sie sich verrannt? [...]

Noch immer kein Empfang; Jo wollte sein Handy gegen die Scheibe donnern. Wieso war er auch ausgerechnet jetzt im Urlaub, weit weg vom Quai des Orfèvres, während die anderen sich die Hände blutig machten? Wenn er den Tatort zu Gesicht bekam, wären die Spuren schon kalt, und dieser Gedanke machte ihn rasend.

Wie ein wütender Stier scharrete er mit den Füßen und verfluchte den rollenden Käfig, in dem er steckte. Methode statt Phantasterei, kühle Analyse statt Euphorie, darum ging es jetzt. Er konzentrierte sich darauf herauszufinden, wo genau sie sich hinters Licht hatten führen lassen wie die Chorknaben.

retard de quinze minutes. Jo tempêta :

« Putain mais qu'est-ce qu'ils foutent, ces busards ! Ils vont quand même pas attendre qu'il tombe des anguilles pour nous ramener à Paris ! »

Ses ongles, que les jours de vacances avaient laissés tranquilles, y passèrent sur toute une main. La deuxième ne dut son salut qu'à l'appel du Dandy.

« Duddy, je suis là dans trente minutes ! s'agaça-t-il au téléphone. Tu es sur les lieux ?...

Faut mettre le paquet, Duddy, faut le coincer, ce fils de pute ! »

Il écouta les dernières informations collectées, rythmant d'un hochement de tête chaque nouvelle allégation.

« Je suis comme toi, Michel, il suffit qu'on m'en parle et je démarre illico. T'embête pas à trouver un mec pour me chercher, je prends un taxi et je rapplique. Après tant d'années, ça m'insupporte, ces coups de sang. »

Il raccrocha et se mit à compter les minutes.

Arrivé gare Montparnasse, il courut hors d'haleine, jusqu'à buter contre un taxi. Le type le regarda, ahuri, avant de se décider à avancer.

« Pont du Carrousel ! ordonna-t-il d'un trait. Y aura la fête foraine et ses lumières pour nous accueillir », poursuivit-il bougon.

[...]

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le pont du Carrousel avait triste mine. Les quatre statues du pont ne semblaient plus veiller grand-chose. Le taxi avait pilé devant celles de la rive gauche. De l'autre côté, on apercevait les voitures de police qui clignotaient. Le chauffeur grimaça, saisissant enfin la situation. Il fila au pont Royal, pour déposer Jo presque en face de la porte des Lions du musée du Louvre. Là, il pouvait descendre jusqu'aux berges par l'escalier dallé. Le Dandy, qui avait repéré de loin le taxi, était là pour ouvrir la portière. Jo tapa dans le dos de Duddy : les corps renouèrent l'éternel pacte. Tandis que le Dandy lui expliquait les faits, Jo descendit en hâte avec lui sur le port du Louvre. Au niveau des berges, la culée du pont rejoignait les murs des quais en un tunnel impressionnant.

Le cadavre avait trouvé sa place sous ce tunnel de pierre, à côté d'un banc aux formes polies, dont une partie s'était effondrée. L'endroit sentait l'urine et le fauve. Jo avait toujours estimé cet endroit menaçant, avec ses grilles de fer et ses barbacanes.

Désormais, il le jugea sinistre.

Der Schaffner machte eine Durchsage: Schon das Knistern ließ Jo entnervt schnauben. Die Stimme, bei der die R's rollten wie die Räder des Zugs, verkündete ungerührt eine Verspätung von fünfzehn Minuten. Jo tobte:

„Mann, was treiben diese Pfeifen denn? Da kommen wir ja erst Ostern in Paris an.“

Die Schonfrist, die seine Fingernägel in den Urlaubstagen genossen hatten, war nun vorbei. Die an der einen Hand mussten alle daran glauben, die andere Hand verdankte ihr Wohl nur einem Anruf des Dandys.

„Duddy, ich bin in einer halben Stunde da“, rief Jo aufgebracht ins Telefon. „Bist du vor Ort?... Jetzt müssen wir ranklotzen, Duddy, wir müssen den Wichser festnageln!“

Er ließ sich auf den neusten Stand der Ermittlungen bringen und quittierte jede Information mit einem schnellen Kopfnicken.

„Genau, wenn ich das höre, geh ich auch gleich an die Decke. Nein, nein, du brauchst niemanden schicken, der mich abholt, ich nehm ein Taxi. Nach all den Jahren kommt mir bei sowas immer noch die Galle hoch.“

Er legte auf und fing an, die Minuten zu zählen.

Endlich an der Gare Montparnasse angekommen, sprintete er los und hechtete kurze Zeit später völlig außer Atem in ein Taxi. Der Fahrer schaute ihn verdattert an, bevor er sich in Bewegung setzte.

„Pont du Carrousel!“, befahl Jo übellaunig. „Da erwartet uns schon der ganze Zirkus mit Lichtershow.“

[...]

Der Pont du Carrousel bot nicht gerade einen fröhlichen Anblick. Die vier steinernen Brückenwächter hatten versagt. Das Taxi hielt mit quietschenden Reifen auf der linken Uferseite – leider der falschen. Von der anderen Seite flackerten die Blaulichter der Polizeiautos herüber. Der Fahrer verzog das Gesicht, als er endlich die Situation erfasste. Er gab wieder Gas, fuhr weiter zum Pont Royal, über die Seine und zur Porte des Lions vor dem Louvre zurück. Von dort aus kam man über eine Treppe zum Quai. Der Dandy, der das Taxi schon von Weitem gesehen hatte, öffnete Jo die Wagentür. Die beiden Männer klopften sich auf den Rücken, ein stummes Versprechen. Während der Dandy eine Zusammenfassung der bisherigen Ergebnisse lieferte, stiegen sie eilig zum Port du Louvre hinunter. Der Uferweg führte in einem imposanten Tunnel durch den Stützpfeiler des Pont du Carrousel. Hier war das Boot aufgelaufen, gleich neben einer blankgewetzten, halb zusammengebrochenen Steinbank. Es stank nach Urin und nassem Fell. Jo hatte diesen Ort mit seinen vergitterten Überlaufschächten im Mauerwerk schon immer als bedrohlich empfunden. Nun war er ein Ort des Grauens.

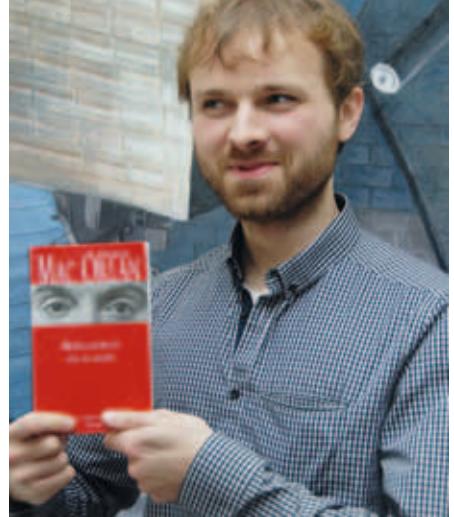
Marguerite de la nuit

Pierre Mac Orlan

L'auteur / Der Autor

Pierre Mac Orlan vécut de 1882 à 1970. Jeune homme, il fréquente déjà les cercles de la bohème de Montmartre. C'est dans ces années d'avant-guerre qu'il fait la connaissance de figures de l'époque, comme Apollinaire et Picasso. Mac Orlan fait son entrée en littérature avec des romans courts qui portent la marque du surréalisme. Pendant l'entre-deux-guerres, il écrit des récits d'aventures fantastiques devenus classiques. On décèle dans nombre de ses œuvres une affinité élective avec le cinéma ; il n'est donc guère étonnant que *Quai des brumes* soit devenu un classique du grand écran.

Pierre Mac Orlan lebte von 1882 bis 1970. Bereits als junger Mann verkehrt er in den Pariser Bohème-Kreisen des Montmartre. Während der Vorkriegsjahre macht er Bekanntschaft mit Figuren wie Apollinaire und Picasso. Mac Orlan tritt zunächst mit surrealistisch geprägten Kurzromanen in Erscheinung. Zwischen den Kriegen schreibt er Klassiker der fantastischen Abenteuerliteratur. Seine kinematographische Affinität wird in vielen Geschichten deutlich und so mag es kaum erstaunen, dass *Hafen im Nebel* auch auf der Leinwand zu einem Klassiker wurde.



Sven Wachowiak

Le traducteur / Der Übersetzer

Né à Langenhagen en 1988, Sven Wachowiak passe son enfance dans un village aux environs d'Hanovre. À l'issue d'un bénévolat social, il entame d'abord une formation d'infirmier, avant de décider de s'installer à Strasbourg pour y suivre des études de lettres, qui lui valent une Licence. Passionné par la littérature et sa traduction, il envisage de nombreux projets communs avec son ami et tandem du programme Goldschmidt, Alexandre Pateau, aussi bien vers le français que vers l'allemand.

Sven Wachowiak, geboren 1988 in Langenhagen, verbringt seine Kindheit in einem Dorf nahe Hannover. Nach einem Sozialpraktikum und einer begonnenen Krankenpflegeausbildung entscheidet er sich für ein Studium der Literatur in Straßburg, das er mit dem Bachelor abschließt. Als Büchermensch liebt er das Übersetzen, sowohl ins Deutsche, als auch ins Französische, und plant viele gemeinsame Projekte mit seinem Freund und Tandempartner Alexandre Pateau.

sven.wachowiak@gmx.de

Marguerite de la nuit, Pierre Mac Orlan

Éditions Emile-Paul frères, 1929, Grasset-Fasquelle, 2011

126 pages / Seiten (13–16)

L e vieux Faust soupira et compta les pages blanches qu'il devait remplir d'une écriture courte et serrée. Il se leva pour se diriger vers la fenêtre fermée qui interdisait l'entrée de cette chambre à toutes les provocations des choses extérieures. Debout et trottinant, le bonhomme n'était pas très imposant. C'était un vieillard ratatiné dans une redingote informe et d'un pittoresque trop prévu. Sa figure ressemblait à une petite boule de caoutchouc gris, dont quelques poils d'éléphant blanc ornaient la partie inférieure. Dénormes lunettes à monture de corne chevauchaient un tendre petit nez d'aïeul, modelé dans une matière semblable aux pétales roses d'un coquelicot sorti de sa gaine avant l'heure.

La délicatesse de cet organe constituait la seule originalité de ce vieillard solitaire, intelligent et malpropre. Le vieux dominait sa table de travail, les deux chaises sordides qui l'accompagnaient et une quantité de bouts de cigarettes affreux, imbibés de salive et de nicotine, dispersés un peu partout, comme des petits morts sur un champ de bataille.

Le « père » Faust – ainsi l'appelait sa concierge – ouvrit sa fenêtre toute grande. Il pencha la tête et reçut en plein visage le parfum d'un lilas qui se réjouissait avec éclat d'un mois de mai vif, agile, fanfaron, tombé du soleil comme un gai poème de lumière de trente et une pages. Un maigre jardin montmartrois s'étalait devant les fenêtres du vieux : un amas confus de quelques sureaux usés par l'eau des lessives qui dégouttait des linges accrochés, une pelouse en terre battue, où Lucienne, la fille de la concierge, une fillette de dix ans, se tenait debout, les yeux égarés, le nez méditatif, en se grattant machinalement une fesse par-dessus sa robe de cretonne imprimée. À la porte du jardin, qui donnait sur la place du Tertre, un vieux fox, jauni comme une dent de fumeur, soufflait de toutes ses forces, le nez introduit dans un trou de rat. Au rez-de-chaussée de cette maison une famille de tailleurs juifs écoutait avec allégresse un jeune violoniste de la tribu qui jouait sur le violon une chanson galicienne, dont les notes tourbillonnaient comme des papillotes dans un courant d'air venu du ghetto. Un merle perché sur le plus haut barreau d'une cage accrochée de travers, sifflait, son bec jaune ouvert jusqu'au cœur, les premières mesures de *Lison-Lisette*.

Seufzend zählte der alte Faust die leeren Blätter, die er mit enggedrängter Schrift würde füllen müssen. Er erhob sich und ging an das geschlossene Fenster, das jeglicher Anfechtung von außen Eingang in die Kammer verwehrte.

So aufrecht einhertrippelnd nahm sich das Männlein recht unscheinbar aus. Es handelte sich um einen hutzeligen Greis, der in seinem unförmigen Gehrock durchaus eine Spur überzeichnet anmutete. Sein Gesicht ließ an eine kleine graue Gummikugel denken, deren untere Hälfte einige weiße Elefantenborsten zierten. Ein gewaltiges Hornbrillengestell saß auf der kleinen, zart altväterlichen Nase. Sie war aus einem Material geformt, das den rosa Blattspitzen einer Mohnblüte ähnelte, die verfrüht aus der Knospe lugt.

Die Zartheit dieses Organs war das einzige Originelle an dem einsamen, intelligenten und unreinlichen Greis. Der Alte herrschte über einen Arbeitstisch, zwei dazugehörige, vor Schmutz starrende Stühle und eine Ummenge an grässlichen Zigarettenstummeln, die vollgesogen mit Speichel und Nikotin ringsum verstreut lagen wie kleine Tote auf einem Schlachtfeld.

Das „Väterchen“ Faust – so nannte ihn die Haushälterin – öffnete sein Fenster weit. Als er den Kopf vorbeugte, tauchte er in den Duft eines Flieders ein, dessen Pracht den Mai feierte, einen Mai, wirbelnd und fanfarend von der Sonne gesandt als fröhliches Lichtgedicht von einunddreißig Seiten. Von seinem Fenster aus blickte der Alte auf einen kärglichen Montmartrevorgarten: Einige kreuz und quer wuchernde Holundersträucher, übel mitgenommen von der herabtropfenden Lauge der aufgehängten Wäsche, ein zerstampfter Rasen und darauf die Concierge-tochter Lucienne, eine kleine Zehnjährige, die zerstreuten Blicks und versonnener Nase dastand und sich abwesend eine Gesäßbacke durch das Kleid aus bedrucktem Cretonne kratzte. Am Gartentor zum Place du Tertre schnaufte aus Leibeskräften, vergilbt wie ein Raucherzahn, ein alter Foxterrier, der schnäuzlings in einem Rattenloch steckte. Im Parterre hörte eine jüdische Schneiderfamilie ausgelassen einem jungen Geiger des Stammes zu; er fiedelte ein galizisches Liedchen, dessen Noten aufwirbelten wie Schläfenlocken in einem Windzug vom Ghetto her. Auf der höchsten Stange eines schiefhängenden Käfigs hockte eine Amsel und pfiff, den Gelbschnabel bis zum Herzen aufgesperrt, die Anfangstakte von *Lison-Lisette*.

Il sifflait cette chanson, et la lançait comme une signature au bas d'une lettre, avec un mélancolique crocheton en guise de paraphe. Le vieux Faust regarda l'oiseau. Il voulut essayer de siffler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Alors, il ferma la fenêtre, s'assit dans son unique fauteuil en osier et se mit à tousser. C'était tout ce qu'il savait faire. Il toussait par petits coups plaintifs, cherchait des effets, se mettait la main sur le cœur et terminait la séance en se mouchant bruyamment. Malgré la fenêtre close, on entendait toujours le merle qui sifflait comme un apprenti boucher.

« Il est jeune », soupira Faust en roulant une cigarette dont le papier creva dès qu'il la porta à ses lèvres pour la mouiller. Il répara le désastre, tant bien que mal, de la pointe de sa vieille langue tremblante. Puis il prit sur un rayon, qui contenait des livres, des souliers moisissus, une boîte de sardines et des bouteilles, un énorme formulaire de la relativité du temps, d'après les calculs du professeur Epstein.

On frappa à la porte. Le vieillard se leva en gémissant et, traînant ses savates, il alla ouvrir. C'était Lucienne qui montait le courrier : un billet à tarif réduit pour le théâtre des Champs-Élysées, une carte d'invitation pour le vernissage d'un peintre polonais et deux catalogues de bouquinistes.

« C'est tout ? interrogea-t-il.

– C'est tout ! » fit Lucienne.

Il referma la porte, et, l'oreille collée contre la serrure, écouta avidement le froissement des jupes de Lucienne qui s'apprêtait à joindre la loge en se laissant glisser à califourchon sur la rampe de l'escalier.

Le bonhomme jeta son courrier sur la table, puis il se remit à tousser plaintivement, en variant ses effets, en vrai virtuose de l'asthme.

Sie pfiff dieses Lied, schlenkte es wie eine Signatur unter einen Brief, mit einem melancholischen Häkchen als Paraphe. Der alte Faust sah dem Vogel zu. Er machte Anstalten mitzupfeifen, aber kein Ton drang zwischen seinen Lippen hervor. Darauf schloss er das Fenster, setzte sich in seinen einzigen Korbsessel und begann zu husten. Das war alles, wozu er imstande war. Er hustete in kleinen, klagenden Stößen, zielte auf Wirkungen, presste die Hand aufs Herz und ließ die Vorstellung mit einem lauten Schnäuzen ausklingen. Durch das geschlossene Fenster war noch immer die Amsel zu hören, die pfiff wie ein Metzgergeselle.

„Die ist noch jung“, seufzte Faust, während er sich eine Zigarette drehte, deren Papier einriss, kaum dass er sie zum Befeuchten an den Mund führte. Er reparierte das Malheur mehr schlecht als recht mit der Spitze seiner zitterigen alten Zunge. Dann nahm er von einem Regalbrett, auf dem sich Bücher, verschimmelte Schuhe, eine Sardinenbüchse und Flaschen fanden, ein riesiges Formelblatt der Relativitätstheorie zufolge den Berechnungen des Professor Epstein.

Jemand klopfte an die Tür. Der Greis erhob sich mit einem Ächzen und ging schlurfenden Schrittes sie zu öffnen. Es war Lucienne, die die Post hochbrachte: ein vergünstigtes Billet für das Théâtre des Champs-Élysées, eine Einladung für die Ausstellungseröffnung eines polnischen Malers und die Kataloge zweier Antiquariate.

„Sonst nichts?“, fragte er nach.

„Sonst nichts!“, sagte Lucienne.

Er schloss die Tür wieder und lauschte, das Ohr dicht am Schlüsselloch, begierig dem Röckerascheln der kleinen Lucienne, die sich anschickte, breitbeinig auf dem Treppengeländer zur Hausmeisterloge zurückzurutschen.

Das Männlein warf die Post auf den Tisch und begann von neuem sein Klagehusten, dabei die Wirkungen variierend wie ein veritabler Asthmavirtuose.

Impressum

Rédaction / Redaktion:

Justine Coquel, Sophie Cunin, Alexandre Pateau, Paul Ramon, Amandine Schneider-Depouhon, Hannes Köhler, Christel Kröning, Paulina Nuss, Katrin Segerer, Sven Wachowiak

Coordination de la brochure et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Magali Brieussel

Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte: Katharina Meyer

Pour le BIEF / Für das BIEF: Anne Béraud, Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Colette Buffière, Annette Schwichtenberg

Photos / Fotos: Nurettin Çiçek

Photo / Foto Frank Heibert: Giese

Graphisme / Grafik:

Juliane Müller, Michaela Anzer

www.suntrap-design.com

www.youandmi.net

Impression / Druck:

ADM-Graphique – 72120 Saint-Calais

© OFAJ/DFJW, 2014

OFAJ DFJW

Office franco-allemand
pour la Jeunesse
Deutsch-Französisches
Jugendwerk

www.ofaj.org
www.dfw.org

En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



www.buchmesse.de



www.bief.org

